



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque de l'Université de Chicago

POÉSIES DE CATULLE

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

Par EUGÈNE YVERT

Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Amiens.



AMIENS

TYPOG. DE H. YVERT, RUE DES TROIS-CAILLOUX, 64.

—

1873

AVANT-PROPOS.

Après avoir traduit les poésies d'Horace, nous avons entrepris la traduction de celles de Catulle ; entreprise difficile et d'autant plus délicate, que certains vers de ce poète sont empreints d'une liberté d'expressions que nous avons cru devoir adoucir et même modifier pour ne pas blesser la juste susceptibilité de nos lecteurs.

Le latin, dans ses mots, brave l'honnêteté, a dit un poète ; or, c'est précisément cette *honnêteté* qu'au risque de nous écarter de temps en temps, et quelque peu du texte de Catulle, nous avons cru devoir respecter. Nous croyons, d'ailleurs, faire observer que dans les pages de notre auteur, où apparaissent des termes licencieux, les vices, dont la peinture est présentée sous des couleurs trop vives, sont flagellés avec une grande vigueur. La chasteté, la pureté de la jeune fille, la sainteté du mariage et les devoirs qu'il impose, les sentiments et les actes religieux et patriotiques, tels qu'on les pratiquait sous l'empire du Paganisme, sont préconisés et chantés par Catulle avec autant de charme que d'élégance,

Ecoutez-le, comparant, dans sa 62^e pièce, la jeune fille à une fleur qui a été cueillie :

Sic Virgo, dum intacta manet, dum cara suis est,
Quum castum amisit polluto corpore florem
Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis.

Dans sa 66^e pièce, vous le verrez s'élever avec énergie contre l'adultère, et recommander aux jeunes époux la concorde et l'amour.

Sed quæ se impuro dedit adulterio,
Illicet, ah ! mala dona levis bibit inrita pulvis ;
Namque ego ab indignis præmia nulla peto.
Sic magis, ô nuptæ, semper concordia, vestras
Semper amor sedes incolat assiduus.

Nous avons traduit, ainsi qu'il suit, le premier passage que nous venons de citer :

Telle est aussi la jeune fille
Dont la candeur, la chasteté,
Enorgueillissent sa famille ;
Mais, par malheur pour sa beauté,
Qu'elle perde, alors qu'elle brille,
La fleur de sa virginité,
Subissant une loi cruelle,
A ses yeux s'envole l'amour,
Et ses compagnes, à leur tour,
La voyant, se détournent d'elle.

Voici, maintenant, comment nous avons traduit la seconde citation.

La chevelure de Bérénice, placée au rang des constellations, parle ainsi aux jeunes fiancées :

N'oubliez pas surtout qu'une aride poussière
Boira l'encens impur de la femme adultère.
Donc, loin de moi les dons, objets de mes dédains,
Qui me seraient offerts par d'impudiques mains.

Mais vous que je protège, épouses vertueuses,
Au gré de mes désirs, soyez toujours heureuses,
Et qu'à jamais le ciel fasse en votre séjour
Régner, avec l'honneur, la concorde et l'amour.

Sans doute, et nous l'avouons, ce n'est pas là une traduction purement littérale, mais nous avons cru pouvoir, dans les passages précités, et dans quelques autres, faire céder la poésie latine aux exigences de la versification française, tout en restant fidèle à la pensée et même au plus grand nombre des expressions de notre modèle.

Nous pourrions multiplier des citations analogues à celles qui précèdent pour justifier un poète auquel on peut, nous en convenons, reprocher quelques unes de ces hardiesses de style que comporte la langue latine et qui, d'ailleurs, s'expliquent par les mœurs d'une époque où ce qu'on nommait alors les *dieux immortels*, que le Christianisme a chassés du ciel, donnaient aux hommes l'exemple immoral de la sensualité.

Il faut donc, eu égard au temps où il écrivait, excuser quelques unes des poésies inspirées à Catulle par le sentiment le plus tendre ; mais ce qu'on ne peut s'empêcher d'aimer et d'admirer en lui, ce sont ces épigrammes si vives, si piquantes et toujours dictées par une vertueuse indignation ; ce sont ces descriptions si variées, si brillantes, comme elles le sont dans son magnifique poème sur les *Noces de Thétis et de Pélée*, dans l'*Epithalame de Julie et de Manlius*, dans l'*Epître à Manlius*, dans la *Chevelure de Bérénice*, et dans tant d'autres morceaux où il s'est élevé au rang des plus grands

poètes de l'antiquité, en donnant à l'amour conjugal, à l'amitié, à la reconnaissance, à la tendresse fraternelle, la plus éloquente et touchante expression;

Terminons en disant que c'est le mérite si éminent, si séduisant des poésies de Catulle qui nous a déterminé à tenter une traduction que nous offrons à la bienveillance dont plus d'une fois déjà nous avons eu l'heureuse occasion de nous honorer.

EUGÈNE YVERT.

Amiens, Novembre 1873.



COURTE NOTICE SUR CATULLE



CATULLE (Caius Valérius) naquit l'an 86 avant J.-C. à Sermione (autrefois Sirmio), sur le lac Bénacus. Outre ses épigrammes, genre dans lequel il excellait, et un assez grand nombre de poésies légères, on a de lui quelques morceaux plus sérieux et qui prouvent que leur auteur pouvait atteindre à la hauteur de l'épopée. Il fut lié d'amitié avec les hommes les plus distingués de son temps, et ne craignit pas d'attaquer très-vivement César dans ses vers ; mais, loin de s'en irriter, le dictateur l'aima, sut gagner son amitié, et, quoique Catulle fut républicain, l'admit constamment à sa table. Après avoir dissipé un patrimoine assez considérable, en restant toujours honnête homme, et fait de vains efforts pour rétablir sa fortune, Catulle mourut, jeune encore, à peine âgé de trente ans.



POÉSIES
DE
C.-V. CATULLE

I

A CORNÉLIUS NÉPOS

IL LUI DÉDIE SON PETIT LIVRE.

Vous dirai-je à qui je destine
Ce petit livre qu'a poli
La pierre ponce, et qu'ont rempli
Les vers d'une muse badine ?
Si le genre n'en est pas beau,
Ce dont je conviendrai sans peine,
Il a du moins, chose certaine,
Le mérite d'être nouveau.
Or, c'est à vous, ami fidèle,
Cher Cornélius, qu'aujourd'hui,
Heureux de votre aimable appui,
J'ose offrir cette bagatelle.
Naguère à mes faibles écrits
N'avez-vous pas daigné sourire,
Quand, seul entre les érudits

Qu'à bon droit l'Italie admire,
Etudiant le monde ancien,
Vous en étiez, je puis le dire,
Le docte et digne historien ?
OÈuvre laborieuse, immense,
Source et trésor d'instruction,
Qui force à la reconnaissance
Autant qu'à l'admiration.
Acceptez donc ce petit livre,
Si faible que soit sa valeur,
Cornélius, je vous le livre,
Dussiez-vous blâmer son auteur.
Cependant, grâce à la faveur
D'une muse à mes vœux sensible,
Puisse-t-il vivre avec honneur
Cent ans et plus, si c'est possible.

26 juin 1872.



II

AU PASSEREAU DE LESBIE

Toi qui fais le bonheur de ma jeune maîtresse,
Passereau, cher objet de soins et de tendresse,
O bienheureux oiseau que caresse sa main,
Qu'elle porte à sa lèvre ou cache dans son sein ;
Toi, dont son joli doigt, sans crainte de blessures,
Appelle, en l'agaçant, les ardentes morsures,
Quels délices pour moi si je pouvais un jour,
Compagnon de ses jeux, obtenir son amour,
Imiter les ébats de l'oiseau qu'elle adore,
Tempérer une ardeur dont l'excès me dévore,
De mon âme en souffrance apaiser la douleur,
Et bannir pour toujours les tourments de mon cœur !
Alors, du passereau chéri de ma maîtresse,
Partageant le destin, savourant l'alégresse,
Je serais plus joyeux, en prenant mon essor,
Qu'Atalante autrefois gagnant la pomme d'or
Qui séduisit la belle et, dans cette aventure,
De sa virginité fit tomber la ceinture.

26 juin 1872.



III

SUR LA MORT D'UN OISEAU

Pleurez, grâces, pleurez, amours,
Il n'est plus l'oiseau de Lesbie ;
De sa douce et joyeuse vie
Le Destin a tranché le cours.
A sa jeune et belle maîtresse
Ce passereau si gracieux
Rendait caresse pour caresse,
Aussi, cher objet de tendresse,
Elle l'aimait plus que ses yeux.
En voltigeant toujours fidèle,
Hôte charmant et précieux,
Jamais il ne s'éloignait d'elle,
Et, par de doux gazouillements,
Manifestant son alégresse,
Il semblait lui parler sans cesse
Et l'appeler à tous moments.
Maintenant, ô Destin barbare !
Il est, sans espoir de retour,
Errant au sein du noir Ténare.
Soit maudit horrible séjour,
Toi dont les ténèbres dévorent
Tout ce qu'à nos regards décoient
L'esprit, la grâce, la beauté
Dont se trouvait si bien doté

L'oiseau charmant de ma Lesbie,
Le passereau tant regretté
A qui la lumière est ravie;
Et dont, trop féconde en douleurs,
La mort fait que de mon amie
Les beaux yeux sont gonflés de pleurs.

18 juin 1872.



IV

L'ESQUIF

Voyez-vous cet esquif, amis, s'il faut l'en croire,
Nul autre n'a sur lui remporté la victoire ;
Nul autre, sur la mer, habile à se lancer,
Si rapide qu'il fût, n'a pu le devancer,
Eût-il, en son essor, pour triompher des lames,
Aux forces de la voile uni l'effort des rames ;
Pas d'écueil redouté, de dangereux récif,
Que n'ait point méprisés ce merveilleux esquif.
Du golfe adriatique affrontant la menace,
Il a bravé les flots de Rhodes, de la Thrace,
Tout ce qui sous les cieux fait pâlir le marin,
Cyclades, Propontide et le Pont et l'Euxin.
C'est non loin de leurs bords que jadis, noble chêne,
Il a donné le bois qui forme sa carène.
Le Cytore, en ces temps, se voyait couronné
Par les nombreux rameaux dont il était orné,
Et qui semblaient au ciel emprunter des présages,
Lorsque le vent sifflait à travers leurs feuillages.
Cet arbre magnifique en navire changé,
En dépit des autans ne fut pas submergé,
Et revenant intact au port qui le vit naître,
Vainqueur et glorieux y ramena son maître.
En vain l'onde en courroux jaillissait sur ses bancs,
Lorsqu'Eole à son tour s'attaquait à ses flancs,

Et cependant jamais, dans sa marche si fière,
Il ne fit vers les cieux monter une prière,
Depuis l'heure où parti d'un parage inconnu.
Jusqu'en un lac paisible on le vit parvenu.
Tel il fut naviguant du couchant à l'aurore ;
Vieux qu'il est aujourd'hui, nous l'admirons encore,
Désormais immobile, et gardé sur les flots
Par Castor et Pollux si chers aux matelots,
Par cette étoile enfin qui, mieux que tous les astres,
Sait aux navigateurs épargner des désastres.

20 juin 1872.



V

A L E S B I E

Vivons pour nous aimer, ô ma belle maîtresse !
Et n'arguons les propos d'une triste vieillesse.
Après avoir brillé, chaque jour qui nous fuit,
Renaît à nos regards quand disparaît la nuit ;
Mais lorsque subissant une loi trop sévère,
De notre vie, hélas ! meurt la flamme éphémère,
Courbés et gémissant sous un arrêt cruel,
Tous, il nous faut dormir d'un sommeil éternel.
Donne-moi donc, Lesbie, ô beauté que j'adore,
Mille tendres baisers, puis mille autres encore,
Puis cent, puis mille en outre et cent autres de plus,
Au point que, par milliers prodigués et rendus,
Leur nombre, si fécond en voluptés suprêmes,
Reste, loin des jaloux, ignoré de nous-mêmes.

20 juin 1872.



VI

A FLAVIUS

Cher Flavius, si la beauté
Qui vous met en doux esclavage,
Par quelque aimable qualité,
Justifiait votre servage ;
Si, par l'élégance et l'esprit,
Elle avait l'heureux don de plaire,
Ne m'en faisant point un mystère,
Sans doute vous me l'auriez dit.
Mais, par un goût que je condamne,
Et qui vous ferait peu d'honneur,
Peut-être, pour votre malheur,
Aimez-vous quelque courtisane,
Ce dont vous pourriez convenir
Si vous ne deviez pas rougir
De ses frénétiques tendresses
Et de ses fiévreuses caresses.

S'il faut en croire certain bruit,
Il paraît que loin d'être sage,
Vous ne savourez pas la nuit
La tranquillité du veuvage ;
Car, témoin de plus d'un délit
Dont votre fol amour est cause,
Quoiqu'il soit muet, votre lit
Contre vous hautement dépose.

Pourquoi donc l'avoir entouré
D'une riche et fraîche guirlande ?
Ami, pourquoi, je le demande,
Tant de fleurs dont il est paré ?
Pourquoi les parfums qu'il exhale
Et toute la splendeur qu'étale
Ces carreaux, ces coussins foulés
Sur la molle et large couchette
Qui, révélatrice indiscrete
Du plus voluptueux essor,
Sembler, sous un fougueux transport,
S'ébranler et craquer encor ?
Enfin pourquoi, je le répète,
Votre corps s'est-il amaigri ?
En vous pourquoi ce teint flétri ?
Vénus vous est-elle contraire,
Ou vous seconde-t-elle ? eh bien !
Avec moi cessez de vous taire,
Et surtout ne me cachez rien.
Flavius, à votre langage
Donnez enfin un libre cours,
Car, dans un poétique ouvrage,
Qui n'est au fond qu'un badinage,
Je veux, sans tarder davantage,
Immortaliser vos amours.

24 juin 1872.



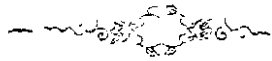
VII

A LESBIE

Tu me demandes, ma Lesbie,
Combien, accordés en secret,
De doux baisers il me faudrait,
Pour satisfaire mon envie ;
Pour qu'à ta bouche si jolie,
Quand nous nous tenons enlacés,
Ma lève ingrate dise : Assez !
Eh bien ! ma belle et tendre amie,
Tous les grains de sable amassés
Dans les plaines de la Libye,
Tous ceux qui se sont entassés
Aux champs parfumés de Cyrenne,
Et que soulève parfois l'air
Dans la vaste et brûlante arène
Qui, du temple de Jupiter,
Sépare la tombe sacrée
De ce vénérable Battus
Dont la mémoire est honorée
En souvenir de ses vertus,
Et les innombrables étoiles
Qui, de la nuit perçant les voiles,
Eclairent les amants heureux,
Ne sauraient, si je les calcule,
Égaler les baisers nombreux

Que de ta bouche attend Catulle,
Et qui, sous ton aimable loi,
Au gré de mon ardeur brûlante,
Éteindrait la soif ardente
De l'amour que je sens pour toi.

25 juin 1872.



VIII

CATULLE A LUI-MÊME

A la sagesse enfin rendu,
Catulle, abjure la folie
Qui, pour le malheur de ta vie,
En toi rallumerait l'envie
D'un bonheur à jamais perdu.
Adieu ces heures d'alégresse,
Adieu l'éclat de ces beaux jours
Que te prodiguait la maîtresse,
Objet charmant de tes amours.
Adieu le délire, l'ivresse
Qu'en dépit de ses doux attraits,
De sa grâce et de sa tendresse
Nulle autre n'inspira jamais
Autant et mieux que la déesse
Qu'avec délice j'adorais.
Plus de ces passe-temps aimables
Qu'avec bonheur nous savourions,
Alors qu'elle et moi nous avions
Mêmes penchants, désirs semblables.
Mais un sort des plus déplorables,
Dont il me faut subir la loi,
Fait qu'elle ne veut plus de moi
Qui désormais ne veut plus d'elle.
Aussi malgré tous ses appas,
Bien loin de suivre la cruelle,
J'aurai soin d'éviter ses pas.

Cesse donc de gémir, Catulle,
Et, triomphant de ta douleur,
Bannis un regret ridicule
Et sache te bronzer le cœur.
Quant à toi, fille trop légère,
Ne pense pas que pour te plaire,
De ta fantaisie éphémère,
J'implore la moindre faveur.
Si je conserve une espérance,
C'est de jouir de ta souffrance,
Quand la nuit, trompant tes désirs,
Cupidon, servant ma vengeance,
Te refusera les plaisirs
Qu'à ses favoris il dispense.
Alors, poussant de vains soupirs,
Pour toi quelle triste existence !
Qui désirera ta présence ?
Quel mortel, perdant sa vertu,
Désormais te vanteras-tu
D'avoir soumis à ta puissance ?
Sur quelle bouche ton baiser,
Empreint d'une brûlante flamme,
Afin d'incendier une âme,
Viendra-t-elle encor se poser ?
Puis à quelles lèvres heureuses
Feras-tu, dans ta passion,
Sentir la vive impression
De tes morsures amoureuses ?
Je ne sais ; mais pareil au bloc
Dont rien ne rompt la consistance,
Catulle, en son indifférence,
Restera ferme comme un roc.

25 juin 1872.

IX

A VÉRANNUS

De tous mes amis le meilleur,
Et qu'à tous autres je préfère,
Au gré du sort le plus prospère,
Et du vœu que formait mon cœur,
Désertant la rive étrangère,
Tu reviens donc à ta maison,
A tes pénates, à ta mère,
A ton aïeule, à plus d'un frère,
A tous ceux dont l'affection
Pour toi, je l'affirme en leur nom,
N'est pas moins vive que sincère.
Jamais, je t'en donne ma foi,
Plus charmante et douce nouvelle,
Vérannus, ne vint jusqu'à moi ;
Et ce qui me la rend si belle,
C'est que d'un voyage lointain,
Exempt d'une atteinte cruelle,
Tu reviens vigoureux et sain.
Ah ! pour moi quel plaisir d'entendre
Les nombreux et piquants récits
Où, par ta voix seront décrits
L'Espagne et tant d'autres pays
Où naguère il fallut te rendre ;
Les faits que je brûle d'apprendre

Et qui sauront alimenter
L'agréable et fécond langage
Dans lequel, selon ton usage,
Tu te plairas à raconter
Les événements, les merveilles
Dont le sort te rendit témoin,
Et feront que j'aurai grand soin
D'ouvrir des yeux et des oreilles,
Qui, tu ne saurais en douter,
De moi, sur la terre où nous sommes,
Quand je puis te voir, t'écouter,
Font le plus fortuné des hommes :

26 juin 1872.



X

SUR LA MAÎTRESSE DE VARRUS

Sur le Forum, avec paresse,
Récemment je portais mes pas,
Quand Varrus me saisit un bras,
Et me conduit chez sa maîtresse
Qui, je n'en disconvienrai pas,
Justifie au mieux la tendresse
Que font éprouver ses appas.

Alors, ainsi qu'il est d'usage,
On raisonne à tort, à travers,
Et sur mille sujets divers
La conversation s'engage.
Or, connaissant l'excursion
Que j'avais faite en Bithynie,
La belle témoignant l'envie
D'obtenir quelque notion
Sur cette lointaine contrée
Qui d'elle était fort ignorée,
M'adresse cette question :
— De ce voyage qui, dit-on,
Exige plus d'un sacrifice
Avez-vous tiré bénéfice ?
Ce profit vous était bien dû.
— Non, Madame, ai-je répondu,

Car bien loin de m'être propice,
Et me jouant un mauvais tour,
Le destin voulut qu'au retour
D'une longue et pénible course,
Féconde en maint fâcheux hasard,
Je n'eusse pas plus de ressource
Que j'en avais à mon départ.
Le sort ne fut pas moins maussade
Pour mes compagnons, car nul d'eux
Ne put acheter de pommade
Pour en parfumer ses cheveux.

L'individu que je condamne,
Comme auteur de notre chagrin,
Fut le chef de la caravane,
Un prêteur, affreux libertin,
En plus d'un amour clandestin
Faisant consister son mérite,
Et qui, dans cette occasion,
Ne s'occupa pas plus de sa suite
Que d'un seul poil de son menton.

— Cependant, ajouta l'idole
Dont mes regards étaient charmés,
S'il faut en croire la parole
De gens, dit-on, bien informés,
La province de Bithynie
Est la véritable patrie
Des porteurs les plus renommés.
— Oui, dis-je, pour singer tant d'autres
Qui se font leurs propres apôtres,
Et se piquent, à tous les yeux,
D'éclipser les plus fastueux,

Au risque de grossir ma dette,
De huit porteurs j'ai fait emplette,
Et j'ai su choisir les meilleurs,
Car à Rome, aussi bien qu'ailleurs,
Je n'aurais trouvé que des drôles,
Que des lâches dont les épaules
Sont assurément hors d'état
De porter le moindre grabat.
— Alors la belle, avec malice,
Me dit, en prenant un ton doux :
— Puisque ces porteurs sont à vous,
Je vous devrais un grand service
Si vous vouliez me les prêter,
A l'effet de me transporter
De la maison où je demeure
Jusqu'au temple de Sérapis,
Ce qu'ils feraient en moins d'une heure.
— Au dépourvu me trouvant pris,
Je répliquai : — Faites excuse,
En vous disant qu'ils sont à moi,
J'ai, j'en conviens de bonne foi,
Fait une erreur dont je m'accuse,
Car ils sont à Caius Cinna,
Mon ami, qui les acheta,
Mais dont la bonté permettra
Que, selon mon désir, j'en use
Aussi souvent qu'il me plaira.
Maintenant, souffrez que je blâme
La fâcheuse diversion
Qui nous a, près de vous, Madame,
Fait perdre, aux dépens de notre âme,
La plus douce distraction.

28 juin 1872.

XI

A FURIUS ET AURÉLIUS

Aurèle et Furius, vous qui, suivant mes pas,
Fidèles compagnons, ne m'abandonneriez pas,
Même si le Destin voulait que, pour ma peine,
Je courusse aux confins de la terre indienne,
Aux rivages baignés par la mer d'Orient,
Chez les Hircaniens, chez l'Arabe indolent ;
Qui m'accompagneriez, dans la froide Scythie,
Près du Parthe cruel dont la flèche ennemie
Court, sifflant dans les airs, donner au loin la mort ;
Vous qui me suivriez, s'il me fallait encor
Naviguer sur ce Nil dont les bouches nombreuses
Vont colorer la mer de leurs eaux limoneuses ;
Sur les sommets Alpains, oui, tous deux, sans effroi,
Vous n'hésiteriez pas à monter avec moi
Qui vous verrais, en outre, en amis vraiment dignes,
Visiter de César les monuments insignes,
Et le Rhin des Gaulois et ces hideux Bretons,
Séparés par les flots du sol que nous foulons ;
Quoique le Ciel ordonne enfin de ma fortune,
Votre zèle pour moi, nous la rendrait commune.
Maintenant, écoutez, il faut que votre voix
S'adresse à la beauté que j'aimais autrefois.
Dites-lui de ma part : — Vis, et que la cohorte
De tes nombreux amants te trouve toujours forte ;

Qu'en ta lubrique ardeur, n'en repoussant pas un,
Tu leur brises les nerfs, sans en aimer aucun.
Et ne crois pas surtout que renaisse en mon âme
Un amour dont ton crime a fait mourir la flamme ;
Amour qui n'est plus rien que le lis desséché
Qu'en cheminant sur lui la charrue a fauché.

28 juin 1872.



XII

A MARRUCIN

Vous avez, mon cher Marrucin,
Plus d'un exemple me l'atteste,
Soit dans le jeu, soit dans le vin,
La main gauche beaucoup trop leste,
Alors que parfois à des gens,
Trop distraits, ou trop négligents,
Elle prend leurs mouchoirs de poche.
Ce qui, soit dit sans compliments,
Vous expose à plus d'un reproche.
Croyriez-vous ce larcin plaisant ?
Cela me semble invraisemblable,
Car il est très-certainement,
Non moins absurde que coupable.
Or, de Pollion, votre frère,
Prenez l'avis en pareil cas,
Et, bien qu'il soit d'humeur légère,
Quoiqu'un bon tour sache lui plaire,
Il ne me démentira pas.
En sa qualité d'honnête homme,
Il donnerait, j'en suis certain,
De grand cœur, une forte somme,
Pour ne pas vous savoir atteint
D'un travers fâcheux qu'il déplore
Et dont l'effet vous déshonore.

Ainsi, rendez-moi, Marrucin,
Le mouchoir qu'ici je réclame,
Sinon plus d'un propos malin,
Plus d'une mordante épigramme,
Sur vous bientôt pleuvront sans fin.
De ravoir ce mouchoir, enfin,
Si je vous témoigne l'envie,
Ce n'est pas simple fantaisie,
Et qu'il doive être conservé
Comme objet d'un prix élevé,
Mais parce que de l'Ibérie,
Fabullus et Vérannius
Parmi nous étant revenus,
M'en ont fait le présent aimable,
Et que c'est leur doux souvenir,
Pour moi source de vrai plaisir,
Qui me le rend inestimable.

29 juin 1872.



XIII

A FABULLUS

J'ai, Fabullus, le doux espoir,
Si le Ciel nous est favorable,
Qu'avant peu, je pourrai vous voir
Assis à ma modeste table.
Si, pour mieux nous reconforter,
Vous prenez le soin d'apporter
Avec bon vin mets délectable,
De vous faire en outre escorter
Par quelque jouvencelle aimable,
Nous ferons, je n'en puis douter,
Un festin vraiment agréable.

D'une manière convenable
J'aurais voulu vous héberger,
Mais s'il faut parler sans voiles,
L'araignée a tendu ses toiles
Dans mon pauvre garde-manger.
Quant au bon goût, à l'élégance
Qu'on se fait plaisir d'admirer,
Je puis vous l'affirmer d'avance,
Vous n'aurez rien à désirer.
Puis, ce n'est pas tout, je m'engage
A vous procurer un parfum
Que, de tous ceux mis en usage,

Ne saurait égaler aucun.
De Vénus certaine prêtresse
En fit présent à ma maîtresse,
Et son mérite a tant d'éclat,
Que du moment qu'on le respire,
Tous les sens voudraient se réduire
A n'être plus que l'odorat.

30 juin 1872.



XIV

A CALVUS LICINIUS

Si je ne vous aimais à l'égal de mes yeux,
Vous me seriez, Calvus, encor plus odieux
Que Vatinianus. De quel fait condamnable,
De quel méchant propos suis-je envers vous coupable,
Pour que, sans nul égard, vous m'ayez envoyé
Le flot de mauvais vers où vous m'avez noyé ?
Puissent les dieux vengeurs frapper de maladies
Celui qui vous porta ce ramas d'inepties !
A parler franchement, je crois que tout cela
Est parvenu chez vous de la part de Sella,
Et je m'en réjouis, pensant que ces merveilles,
Loin de les abréger, ont prolongé vos veilles.
Est-ce au plus beau des jours où Saturne est fêté
Que me fera mourir ce livre détesté ?
Non ; il n'en sera pas ainsi, je vous l'atteste,
Car sitôt que demain luira l'astre céleste,
Chez tous les brocanteurs de bouquins je courrai,
Mon argent à la main, et, là, j'achèterai
Casius, Aquinus, Suffénus et le reste
De ces écrivailleurs plus affreux que la peste,
Et, vous les envoyant, je serai soulagé
Du tourment qu'à mes yeux vous avez infligé.

Quant à vous, colportez vos œuvres exécrables,

Partout où vous pourrez, poètes détestables,
Fléaux de notre époque, et s'il arrive un jour
Que, sot autant que vous, je radotte à mon tour,
Devenez mes lecteurs, accueillez mes ouvrages,
Et si ma main vous rend, en barbouillant des pages,
Le venin que la vôtre a trop su me donner,
J'aurai le doux plaisir de vous empoisonner.

30 juin 1872.



XV

A AURÉLIUS

Aurélius, c'est moi, ton ami, c'est un père
Qui confie à tes soins la fille la plus chère.
Si quelque retenue existe dans ton cœur,
De cette enfant si pure épargne la pudeur.
Je ne redoute rien d'un peuple sans scrupule
Qui, dans tous les quartiers, incessamment circule,
Pour qui le profit seul a de puissants attraits,
Et n'est préoccupé que de ses intérêts.
Ce que je crains surtout, c'est toi, c'est cette flamme
Qu'allume dans tes sens toute espèce de femme
Qui captive tes yeux et, sitôt que tu sors,
Semble te convier à de fougueux transports.
Prends-les toutes, mon cher, mais en exceptant celle
Qu'au moment de partir, je te donne en tutelle.
Que si, jamais ta folle et criminelle ardeur,
Osait, en y touchant, profaner cette fleur ;
Si tu pouvais enfin, sans frein, sans conscience,
Faux et coupable ami, tromper ma confiance,
Afin de te punir, puisse un juste destin
T'imposer sans pitié le plus hideux festin,
Par un profond dégoût préluder à ta perte,
Et te liant les pieds, tenir ta bouche ouverte,
Pour te faire avaler, en trompant tes efforts,
Des mulets corrompus compliqués de raiforts.

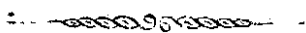
10 juillet 1872.

XVI

A AURÉLIUS ET FURIUS

A vous Aurélius, comme à vous Furius,
Tous les deux libertins, débauchés bien connus,
Je saurai témoigner, d'une manière habile,
Que ma vigueur encore est réelle et virile.
Or, mès vers, si je dois m'en rapporter à vous,
Etant trop langoureux, trop tendres et trop doux,
Font néanmoins défaut à la pudeur extrême,
A la moralité que réclame un poème.
Moi, je crois que mes vers perdraient leur agrément
Si je me soumettais à votre sentiment,
Car je ne les fais pas afin que la jeunesse
Y puise des désirs, mais pour une vieillesse
Dont, pour goûter encore un peu de volupté,
Les membres ont perdu leur élasticité.
Et parce que vos yeux ont lu, sur quelque feuille,
Le récit des baisers qu'avec plaisir je cueille,
De ceux que par milliers je donne et je reçois,
Vous supposez que là se bornent mes exploits :
Mais que l'amour encor m'offre quelques amorces,
Et plus vaillant que vous, je prouverai mes forces.

18 juillet 1872.



XVII

A COLONIE

Vous désirez, aimable Colonie,
Un large pont pour prendre vos ébats ;
Il en est un où vous portez vos pas
Et sautillez au gré de votre envie ;
Mais vous courez très-grand risque en ce cas,
De payer cher semblable fantaisie,
Car, sous vos pieds, qui le font chanceler,
Ce pont caduc pourrait bien s'écrouler,
Et vous jeter dans un marais fétide.
Choisissez donc un pont qui soit solide,
Dont la structure et les fermes soutiens
Bravent les bords des prêtres Saliens.
Mais du vieux pont dont, quand on l'examine,
Il est aisé de prévoir la ruine,
Pour mon plaisir, vous pourriez, sans retard,
Faire tomber certain triste vieillard
Qu'un sort fâcheux mit dans mon voisinage ;
Oui, je voudrais qu'au fond du marécage
Dont, sous ce pont, on voit les eaux croupir,
Le malheureux ne pût jamais sortir.
Or, selon moi, voici quel est son crime :
Ce roquentin podagre, cacochyme,
Est le mari d'une jeune beauté,
Bijou charmant dont la virginité,
Fleur qui d'amour fait la plus chère envie,

Par ce barbon n'a pas été cueillie.
Tendre à l'instar de l'innocent agneau,
Plus douce enfin que la grappe mûrie
Dont va surgir un vin pur et nouveau,
Par grand malheur, dans l'hymen fourvoyée,
La belle enfant, au lieu d'être choyée,
Loin d'exciter les transports les plus doux;
Végète auprès d'un insensible époux
Qui, méprisant d'ineffables délices,
La livre entière au vent de ses caprices.
Quoi qu'elle dise et fasse ou mal ou bien,
Le triple sot n'entend rien, ne voit rien;
Couché près d'elle, immobile à sa place,
Constamment froid, il semble être de glace
Et s'assimile, au contact du tendron,
A l'arbre mort qu'abat le bûcheron.
Du doux objet méritant qu'on l'adore
Quel est le sexe? Ah! sans doute, il l'ignore,
Tant il est vrai qu'il ressemble au marmot
Qui récemment entr'ouvrit sa paupière,
Et dort toujours, ou du moins peu s'en faut,
Bercé qu'il est dans les bras de sa mère.
Or, ce vieillard expiant un affront
Qui de Vénus mérite la colère,
Précipité du haut de votre pont,
Doit, dans la boue, avec quelque autre bête,
Étant plongé des pieds jusqu'à la tête,
Y demeurer comme y reste le fer
Qui d'une mule alors qu'il se détache,
Souillé, rouillé, dans la fange se cache,
Y disparaît, et pour toujours s'y perd.

XVIII

LE DIEU DES JARDINS

A toi, Priape, à toi, dieu galant et coquet,
Je consacre aujourd'hui cet élégant bosquet.
Discret témoin de plus d'une amoureuse attaque,
Il t'offre, avec son bois, ton temple de Lampsaque,
Et doit plaire à tes yeux aussi bien qu'à ton cœur,
Puisque, plus que partout ton culte est en honneur
Dans les fertiles champs et les cités heureuses
Que baigne l'Hellespont de ses eaux poissonneuses.

1^{er} août 1872.



XIX

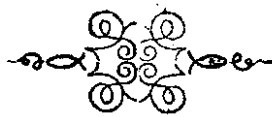
MÊME SUJET

Jeunes gens, de moi sachez donc
Que j'ai, dans un endroit agreste,
Bâti cette maison modeste,
Par ma main couverte de jonc.
Un humble artiste de village,
Sur ce chêne ayant travaillé,
Avec une serpe a taillé
De mes traits la grossière image.
A force de multiplier
Les soins donnés à ce domaine,
Je suis parvenu, non sans peine,
A le faire fructifier.
Les maîtres de cette demeure,
Gens dont le bien-être m'est dû,
Chaque jour, et même à toute heure,
Me rendent un culte assidu ;
Chacun d'eux enfin me révère,
Les enfants comme père et mère,
A l'instar d'un dieu tutélaire
Par eux trop longtemps attendu.
Du terrain où de belles gerbes
Aux regards charmés se font voir,
Un des garçons a pour devoir
D'arracher les mauvaises herbes,

Les ronces aspirant en vain
Au malencontreux privilège
D'attaquer, d'étouffer le grain
Dans les sillons que je protège.
Puis d'autres viennent m'honorer,
Tant leur reconnaissance est grande,
Par plus d'une pieuse offrande ;
S'empressant à la décorer,
Leurs mains couronnent mon image
De fleurs qui, par leur assemblage,
Sont les prémices du printemps ;
Parfois aussi d'épis naissants,
Ornés de pointes verdoyantes,
On se plaît à parer mon front
Que, pour surcroît, embelliront
Violettes, pommes odorantes,
Pavot, courge, raisin mûri
Par le soleil et sous l'ombrage
Du pampre dont l'épais feuillage
Lui sert de support et d'abri.
Parfois même, je dois le dire,
Mais, vous, ne le répétez pas,
Sur mon autel, un bouc expire,
Un chevreau reçoit le trépas.
Pour prix de mainte œuvre si sainte,
Pour récompenser tant d'honneurs,
Priape accordant ses faveurs
Aux possesseurs de cette enceinte,
Préservera de toute atteinte
Leurs vignes, leurs fruits et leurs fleurs.
Gardez-vous donc, vive jeunesse,
De pénétrer dans ce jardin
Pour y commettre avec adresse

Un coupable et honteux larcin ;
Courez plutôt chez le voisin
De cette douce résidence ;
Il est riche et sa négligence
Envers Priape est une offense,
Partez donc, voici le chemin.

2 août 1872.



XX

LE DIEU DES JARDINS

Passant, cette grossière image,
Qu'à tes yeux offre un peuplier,
Est l'œuvre d'un pauvre ouvrier
Qui n'apprenant pas le métier
Qu'exigeait un pareil ouvrage,
Fidèle à son humble foyer,
N'est pas sorti de son village.
En protégeant cet héritage.
Or, le portrait du personnage
Qu'ici tu regardes, eh bien,
Sans t'embarrasser davantage,
Je te dirai que c'est le mien.
A cette image qui te frappe
Ne prodigue pas tes dédains,
Car ce sont les traits de Priape,
Du Dieu qui préside aux jardins,
Du dieu dont le pouvoir céleste
Veille sur cet enclos modeste,
Et n'y permet pas de larcin.
Car, logé dans cette chaumière
Le possesseur de ce terrain
Est pauvre, et cependant sa main,
Quand vient la saison printannière,
Me couronne chaque matin,

Des plus belles fleurs qu'il possède ;
Puis alors qu'au zéphyr tiède
La chaleur de l'été succède,
Je me vois encore honoré
Par les blonds épis qu'il moissonne,
Dons heureux d'un blé qui foisonne,
Et que le soleil a doré.
Pour moi, lorsque survient l'automne,
Il détache les raisins mûrs,
Et plus d'un trésor dont Pomone
Orne ses arbres et ses murs ;
Puis enfin, quand l'hiver arrive,
Prompt à braver un froid mortel,
Cueillant pour moi la verte olive,
Il vient en parer mon autel.
Aussi, quand ses chèvres si belles
S'en vont porter à la cité
Le lait qui gonfle leurs mamelles,
Mon serviteur, profitant d'elles,
En obtient un prix mérité.
Et de même, lorsqu'à la ville
Sachant se rendre à pas pressés,
Il vend ses agneaux engraisés,
Loin d'avoir pris un soin futile,
Mais, courageux et diligent,
A son logis, en homme habile,
Il retourne chargé d'argent.
Et puis, de plus d'une génisse,
Au gré d'un sentiment pieux,
On le voit, en l'honneur des dieux,
Faire parfois le sacrifice.
Ainsi donc, passant curieux,
Sache respecter de ces lieux

La Divinité protectrice.
Il y va de ton intérêt,
Sinon, crois-moi, pour ton supplice,
Un bâton noueux est tout prêt.
Par Pollux, me dis-tu, je jure
De me soumettre à cet arrêt ;
Moi, par Pollux aussi j'ajoute
Qu'il te faudra, quoiqu'il t'en coûte,
Bien tenir ton serment, sinon
Du maître de cette maison,
Le bras dont la force est connue,
Contre toi tournant ce bâton,
Pourrait en faire une massue.

7 août 1872.



XXI

A AURÉLIUS

O roi des affamés passés, présents, futurs,
Aurèle, ce n'est point par des moyens obscurs,
A l'aide du secret, à l'ombre du mystère,
Que tu veux me ravir la beauté qui m'est chère ;
A ses côtés, sans cesse on te voit, en plein jour,
Appliquer tous tes soins à gagner son amour.
Parfois, mise en gaîté par tes plaisanteries,
Elle est l'objet constant de tes cajoleries ;
Ton plus ardent désir est de la posséder,
Mais la belle à tes vœux n'a garde de céder.
Quant à moi, m'opposant à ton dessein coupable,
Je te ferai sentir ce dont je suis capable.
Encor, si tes excès de glouton sans pudeur,
Expliquaient les travers de ta lubrique ardeur,
Je pourrais me résoudre à garder le silence,
Mais si l'aimable enfant tombait en ta puissance,
Près de ta gourmandise exclusive et sans fin,
On la verrait bientôt, hélas ! mourir de faim.
Cesse donc ta poursuite, ou, punissant ta rage,
Je saurai t'infliger le plus sensible outrage.

18 août 1872.

XXII

A VARRUS

Varrus, parmi les gens qui vous sont bien connus,
Je puis nommer, je pense, un certain Suffénus ;
Estimé de chacun, personnage honorable,
Il est des plus polis, et diseur, très-aimable ;
Mais sujet, par malheur, au plus fâcheux travers,
Du matin jusqu'au soir il compose des vers ;
Dix mille et même plus, sont tombés de sa plume,
Depuis qu'en ce sujet son esprit se consume,
Tout le jour il en fait, et lorsque Rome dort,
Veillant pendant la nuit, il en aligne encor ;
Différent, sur un point de tant d'autres poètes,
Il ne les écrit pas sur de simples tablettes,
Oh ! non, jamais, sa main ne veut les confier
Qu'à l'éclat séduisant d'un grand et beau papier,
Qu'au parchemin aussi le plus net que l'on fasse,
Et dont la pierre ponce a poli la surface.
Ce n'est pas tout encore : un habile ouvrier
Donne à leur assemblage un soin particulier ;
Puis notez que le plomb en a réglé les lignes,
Et que, mettant son livre au rang des plus insignes,
Ses élégants fermoirs, son splendide couvert,
Vous le font admirer avant qu'il soit ouvert.
Le lisez-vous ?... alors ce Suffénus aimable,
A vos regards surpris, devient méconnaissable ;
Vous n'apercevez plus, dans son aspect grossier,

Qu'un rustre mal-appris, qu'un ignoble bouvier.
A quoi cela tient-il?... L'homme qu'en sa demeure,
Voustrouviez si plaisant, si charmant, tout à l'heure,
Dont l'esprit animait et l'esprit et la voix,
N'est plus rien qu'un stupide et lourdaud villageois,
Et devient assommant lorsque sa fantaisie
Le fait se fourvoyer dans quelque poésie.
Cependant, nul mortel plus que lui n'est joyeux,
Alors qu'à ce caprice il se livre à vos yeux.
Quant à ses vers, plus plats que la plus plate prose,
Comme il rit dans sa barbe alors qu'il les compose,
Et comme, élaborant ces détestables fruits,
Il est heureux et fier lorsqu'il les a produits !
Convenons-en, d'ailleurs, la modestie est rare,
Et pour notre malheur l'orgueil nous en sépare ;
Tous, en notre faveur, follement prévenus,
Partageons trop souvent l'erreur de Suffénius,
Puisque chacun de nous, quelle que soit sa place,
Se fait illusion, et que de la besace
Imposée à son dos, la sotte vanité
Ne lui montre jamais que le meilleur côté.

8 août 1872.



XXIII

A FURIUS

O toi qui n'as ni feu, ni valet, ni cassette,
Ni punaise à ta peau, n'ayant pas de couchette,
Ni la moindre araignée enfin, par la raison
Que, logeant en plein air, tu n'as pas de maison ;
Par contre, Furius, tu possèdes un père,
Puis un squelette affreux, mal nommé belle-mère,
Dont les terribles dents broyeraient des cailloux.
Auprès de ces gens là, ton destin est bien doux ;
Faut-il être étonné de fortune pareille ?...
Non : tous trois très-dispos, digérant à merveille,
Dans votrepauvreté, vous vous trouvez fort bien ;
Vous vivez en repos et ne redoutez rien :
Pas d'empoisonnement, de meurtre, d'incendie,
De toit qui s'écroulant, menacent votre vie ;
Pas un de ces dangers auxquels l'homme opulent,
En dépit de son or, est exposé souvent.
Quoi ! parce que le chaud, le froid et la famine,
Vous trouvent sans abri, sans foyer, sans cuisine,
Que l'écaille, la corne, à vrai dire entre nous,
Transparentes à l'œil, sont moins sèches que vous,
Est-ce un motif pour toi de gémir, de te plaindre,
De n'être pas joyeux quand tu n'as rien à craindre ;
Lorsque goutte, catarrhe et maint autre tourment
Ne portent nulle atteinte à ton tempéramment ;

Quand tu jouis enfin de ce rare avantage
Qui d'un corps tempérant, précieux apanage,
Te dispense des soins, cher ami, comprends-tu ?
Qui de la propreté font presque une vertu,
Pourquoi donc, dans l'état si doux où tu te berces,
Demander chaque jour, deux cent mille sesterces?...

10 août 1872.



XXIV

A JUVENTIA

O toi dont la fleur de jeunesse
Fait le délice de mes yeux,
Jouvence, il vaudrait cent fois mieux
De ton or faire ample largesse
A ce misérable amoureux
N'ayant ni valet, ni cassette,
Que te laisser aimer par lui.
Je t'entends me dire aujourd'hui
Qu'il possède un joli village,
Que tu méprises l'avantage
Qui des riches est le partage ;
Mais je suis des mieux convaincus,
Et certes à bon droit j'en raisonne;
Que ton jeune homme vise plus
Au mérite de tes écus
Qu'aux agréments de ta personne.

11 août 1872.

XXV

A THALLUS

Juste objet de mépris de mon ame indignée,
Toi plus mou que la toile, œuvre de l'araignée,
Que le poil de lapin, que ce léger duvet,
Sous la plume caché, dont l'oiseau se revêt ;
Efféminé Thallus, qui, faible en ta jeunesse,
N'as pas plus de vigueur qu'une lourde vieillesse ;
Toi dont le corps est flasque à l'égal de la chair
D'un petit bout d'oreille exposée au grand air ;
Toi que l'on voit pourtant plus âpre, plus rapace
Que l'ouragan, fléau du vaisseau qu'il fracasse,
Rends-moi, sans différer, les mouchoirs, le manteau,
Que tu m'as dérobés, et joins-y cet anneau
Dont ta main de voleur ose faire étalage,
Comme si tu l'avais à titre d'héritage.
Que de tes doigts crochus, qui s'en font un jouet,
Il revienne chez moi, sinon m'armant d'un fouet,
A tes flancs de coton, à tes membres mollasses,
Ma fureur gravera d'ineffaçables traces,
Et bientôt, sous mes coups, je t'entendrai crier
A l'instar de la nef que la mer va noyer.

11 août 1872.



XXVI

A FURIUS

Furius, ma maison des champs est à l'abri
De l'Auster, des Zéphirs et du cruel Borée ;
Grâce aux arbres nombreux dont elle est entourée,
Son séduisant aspect en tout temps m'a souri.
Le souffle du couchant ne l'a pas attaquée,
Mais, pour dix mille écus, elle est hypothéquée ;
Et, des vents les plus forts et les plus dangereux,
Celui-là, sans nul doute, est le plus désastreux.

11 août 1872.



XXVII

A SON ÉCHANSON

Fidèle au soin qui te concerne,
Toi dont, pour bannir notre ennui,
La main nous prodigue aujourd'hui
Les flots trop doux d'un vieux Falerne,
Esclave, verse-nous, mon cher,
Un vin plus chaud et plus amer,
Grâce auquel ma face rougie
Charmera dans Posthumia,
Cette belle dont l'énergie
Réglemente au mieux une orgie,
Alors qu'à l'instar d'un pepin
Noyé dans le jus du raisin,
Oubliant l'austère sagesse,
On peut la voir, dans un festin,
Savourer la plus douce ivresse.
Et quant à vous, fléaux du vin,
Eaux froides non moins qu'insipides,
Hors d'ici, courez dans le sein
De nos philosophes rigides.
Chez nous le fils de Sémélé,
A l'avis duquel je me range,
Défend que par le vil mélange
D'une onde où se mêle la fange,
Son divin nectar soit troublé.

12 août 1872.

XXVIII

A VÉRANNIUS ET A FABULLUS

O tristes voyageurs qui composiez l'escorte
Dont Pison, loin de Rome, a guidé la cohorte,
De bagages privés et d'argent dépourvus,
Malheureux compagnons, je vous ai donc revus.
Vérannius et toi, Fabullus, l'un et l'autre,
Dites-moi, chers amis, quel destin fut le vôtre.
Pison, ce malfaiteur vous a-t-il, aigrefin,
Fait subir les rigueurs du froid et de la faim ?
Avez-vous compensé vos frais par vos recettes ?
Touché quelque profit, inscrit sur vos tablettes ?
Certain prêteur fripon, je m'en souviens encor,
Me fit, ainsi qu'à vous, subir un mauvais sort ;
L'argent que m'escroqua cet indigne pilote,
Fut le seul, par malheur, dont j'eus à tenir note.
O Memmius, avare ignoble et détesté,
Combien ne m'as-tu pas sans pudeur exploité !
Or, d'après ce qu'en vous je vois de déplorable,
Votre mésaventure à la mienne est semblable ;
Comme moi, voyageurs traîtreusement guidés,
Un effronté coquin vous a vilipendés.
A l'avenir, amis, mettez-vous donc en quête
De quelque protecteur puissant non moins qu'honnête.
Quant à vous, vils gredins, Memmius et Pison,
Puissiez-vous, quelque jour, mourir sous le bâton !

XXIX

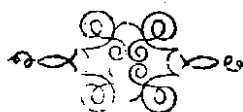
CONTRE CÉSAR

Quel homme, s'il n'est impudique,
S'il n'est escroc, dissipateur.
Peut voir, sans dépit, sans douleur
Que des mortels le plus cynique,
Mamurra, libre en ses efforts,
Engloutisse tous les trésors
De la Bretagne et de la Gaule?...
O toi qui tolères les torts
Et les excès d'un pareil drôle,
A nos tristes yeux tu n'es plus
Qu'un des fils les plus dissolus
Du grand et divin Romulus ,
Car, jouant un indigne rôle,
César, un jour, tu seras cause
Qu'à cet infâme Mamurra,
A qui nul effort ne s'oppose,
Le peuple t'assimilera.
Jusques à quand, avec tristesse,
Faudra-t-il voir ce favori,
Gorgé d'honneurs et de richesse,
Imiter le ramier chéri
De la déesse de Cythère,
Braver les lois dont il se rit,
Et promener de lit en lit
Les feux d'un amour adultère?

N'as-tu couru, guerrier fameux,
Jusqu'à l'île la plus lointaine
De l'Occident si nébuleux,
Que pour y gaspiller sans peine,
Avec d'infâmes compagnons,
Rebut de la cité romaine,
Des centaines de millions ?
Avec ennui lorsque m'écoute
Ta folle prodigalité,
Elle me répondra sans doute
Que tes plaisirs t'ont peu coûté ;
Mais n'est-ce rien, répliquerai-je,
Que l'ardente voracité
De ce Mamurra détesté
Que ton indulgence protège,
Et qui fit fondre comme neige
L'or dont il avait hérité ?
N'a-t-il pas porté le pillage
Sur les bords de l'Ebre, du Tage,
Et chez tant d'autres nations,
Tristes pays qui de ses crimes
Et de ses déprédations
N'ont été que trop les victimes ?
Pourquoi ta longanimité
En faveur de ce personnage
Enrichi par le brigandage ?
Sa hideuse rapacité
Convoite-t-elle davantage ?
Des opulents patriciens
Lui faut-il encor tous les biens ?
Que ta voix, César, me réponde ?
Afin qu'en sa cupidité,
Un Mamurra soit contenté,

Fallait-il ébranler le monde ?
Oui, réponds, héros tant vanté,
Et dont nul autre, sur la terre,
N'égale la célébrité ;
Toi dont, sans se montrer sévère,
On peut dire avec vérité :
Le gendre est digne du beau-père.

15 août 1872.



XXX

A ALPHÉNA

Alphéna, fille ingrate, ah ! devais-je m'attendre
A te voir faire injure à l'amour le plus tendre ?
A rompre pour toujours les liens fortunés
Par lesquels nous étions l'un à l'autre enchaînés ?
Alors qu'à me trahir un rival te décide,
Tu n'hésites pas même à me tromper, perfide,
Et le ciel irrité de ton manque de foi,
N'a pas, dans sa colère, encor tonné sur toi !
Lui qui manifestant sa suprême justice,
Sait au mortel impie infliger un supplice !
Dans mon malheureux sort, à qui donc me fier ?
Cruelle, lorsqu'à toi, se donnant tout entier,
Mon cœur se soumettait au pouvoir de tes charmes,
Je ne pressentais pas les mortelles alarmes
Que tu me fais subir, en faussant des serments,
Semblables au nuage emporté par les vents.
Mais de l'oubli fatal dont je suis la victime,
Les Dieux se souviendront ; ils puniront ton crime,
Et malgré tes remords, loin de te protéger,
Sans pitié te frappant, ils sauront me venger.

17 août 1872.



XXXI

A LA PRESQU'ILE DE SIRMIO

Plus splendide à mes yeux que les plus belles villes,
Charmante Sirmio, toi, la perle des îles
Qui surgissent des mers dont Neptune est le dieu,
Je te retrouve enfin ; salut aimable lieu !
Et vous, champs de la Thrace et de la Bithynie,
Où je fus si longtemps absent de ma patrie,
Aujourd'hui loin de vous, à peine si je crois
Vous avoir déserté pour ceux que je revois,
Champs heureux dont je puis désormais, sans tristesse,
Savourer à mon gré la vue enchanteresse.

Ah ! pour moi quel plaisir lorsque vint le moment
Où, dégagé de soins, affranchi du tourment
Auquel l'ambition trop souvent nous expose,
Dans le sein de la paix notre âme se repose ;
Alors que fatigués des voyages lointains,
Des trajets entrepris par nos pas incertains,
Loin des troubles civils, des tempêtes publiques,
Nous revenons au toit de nos dieux domestiques,
Et pouvons sommeiller avec sécurité
Sur un lit qui par nous fut souvent regretté.

Ce calme salulaire, objet de mon envie,
Est le fruit le plus doux des travaux de ma vie.

Jouis, ô Sirmio ! de mon joyeux retour ;
Ton maître te salue encore avec amour ;
Et vous, du lac de Côme, eaux limpides et pures,
Vous qui de nos guérêts fécondez les cultures,
De l'immense bonheur qu'en ce jour je ressens,
Faites que les échos répètent les accents !

18 août 1872.



XXXII

A IPSITHILLA

Charmante Ipsithilla, délices de ma vie,
Sois sensible à mes vœux, à ma plus douce envie,
En daignant m'accorder, avant la fin du jour,
Le bonheur que j'attends d'un rendez-vous d'amour.
En ce cas, par prudence, à tes valets ordonne
Que chez toi, si j'y suis, ne puisse entrer personne,
Alors qu'en ton boudoir, et ne redoutant rien,
Je pourrai, savourant le plus doux entretien,
M'abandonner enfin, dans un tendre délire,
Aux amoureux transports que ta beauté m'inspire.
Ah! si, pour me donner ce plaisir inoui,
A mes ardents souhaits tu destines un oui,
Fais que, me présageant la volupté suprême,
Jusqu'à moi qui l'attend, il vienne à l'instant même,
Car, sur mon lit, je sens que tunique et manteau,
Sur un estomac plein, sont un pesant fardeau.

18 août 1872.



XXXIII

CONTRE LES VIBENNIUS

Toi, des voleurs le plus habile,
Qui, circulant tous les matins,
En tous sens cours battre la ville,
Afin d'en exploiter les bains ;
Et toi qu'au mépris on désigne,
Toi qui, dans ta lubricité,
D'un père dont tu rends digne,
Egales la rapacité ;
Couple qu'à bon droit on déteste,
Pourquoi, tous deux, différez-vous
A vous exiler loin de nous,
Sur quelque rivage funeste ?
Votre père est connu de tous
Par plus d'un larcin manifeste ;
Et c'est vainement que ses fils,
Courtisant quelque vieille folle,
S'efforcent d'en tirer profits ;
Sans en obtenir une obole.

20 août 1872.



XXXIV

EN L'HONNEUR DE DIANE

Jeunes filles, jeunes garçons,
De Diane, que vos phalanges,
Dans le plus doux des unissons,
Fassent retentir les louanges.

Sous les oliviers de Délos,
Toi qu'au jour a mise ta mère,
Toi qui sur la terre et les flots,
Fais briller ta douce lumière ;

Fille du puissant Jupiter
Et de la divine Latone,
Dans les vastes plaines de l'air,
Toi dont la majesté rayonne ;

Toi qui règues, du haut des cieux,
Sur les cités, sur les campagnes,
Sur les bosquets mystérieux,
Et sur la cime des montagnes ;

Toi dont le céleste croissant,
Lorsqu'à nos yeux tu t'en décores,
Réfléchit son éclat charmant
Dans l'onde des fleuves sonores ;

De la femme en proie au tourment,
Toi qui, sous le nom de Lucine,
De son pénible enfantement
Es la protectrice divine ;

Du soleil, toi, modeste sœur,
Qui, lorsqu'à nos yeux tu scintilles,
De sa fraternelle splendeur
Empruntes l'éclat dont tu brilles ;

Phébé, Trivia, quel que soit
Le nom sous lequel on t'honore,
Sur le laboureur, sur son toit,
Plus que jamais, ô veille encore !

Diane, fais, grâce aux leçons
Qu'à son zèle prescrit ton culte,
Lui donnant de riches moissons,
Son sol ne soit jamais inculte.

C'est toi qui, dans l'ordre éternel,
Accomplissant ta destinée,
Règles, par ton cours mensuel,
La mesure de chaque année.

Ah ! que loin d'être superflus,
Nos hommages, sachant te plaire,
Puissent aux fils de Romulus
Valoir ton appui tutélaire !

21 août 1872.

XXXV

INVITATION A CÉCILIVS

Promptement, partez, mes tablettes,
Courez dire à Cécilius
Qui, du charmant fils de Vénus,
Est le plus doux des interprètes,
Et de nos aimables poètes,
Celui que j'admire le plus,
Que, partant soudain pour Vérone,
Et les rives du Larius,
Il est urgent qu'il abandonne
Côme où ses pas sont retenus.
A ce confident si fidèle
De mes peines, de mes plaisirs,
Allez exprimer mes désirs,
Et dites-lui que de son zèle
J'attends, lorsqu'à moi je l'appelle,
Que pour opérer son retour,
Il ne perdra pas un seul jour,
Car lui donnant ma confiance,
Je voudrais, au plus tard demain,
De mainte douce confidence
Déposer le poids dans son sein.

Ah ! qu'il parte donc ; s'il m'écoute ;
Que ses pas dévorent la route,
Fût-il rappelé mille fois
Par la délicieuse voix

De sa jeune et belle maîtresse,
Objet divin de sa tendresse,
Et qui l'enchaîne sous ses lois ;
Qu'il reste insensible à sa plainte,
Et, pour ne pas devenir fou,
Qu'il se dégage de l'étreinte
De deux bras croisés sur son cou ;
Enfin que, grâce à son adresse,
Affranchi de toute faiblesse,
Il échappe à l'enchanteresse
Qui certes, n'épargnera rien,
Ne négligera nul moyen
Pour le détourner du voyage
Auquel mon amitié l'engage.

Ah ! lorsque je songe au tourment
Que va te causer ton amant,
Je te comprends et je t'excuse,
Jeune fille, toi dont la muse,
Habile à charmer les échos,
A prouvé qu'elle est plus savante
Que celle dont la voix touchante
Autrefois captiva Lesbos ;
Oui, je pardonne à ton délire,
En admirant les vers si beaux
Que Cécilius t'a fait lire ;
Vers si purs, si mélodieux,
Fruits heureux d'un fécond génie,
Qui, paraissant venir des cieux,
Ont, dans leur divine harmonie,
Avec une grâce infinie,
Célébré la mère des Dieux.

23 août 1872.

XXXVI

CONTRE LES ANNALES DE VOLUSIUS

Annales de Volusius,
Bonnes à mettre en cet asile
Où tout mortel, seul et tranquille,
Cède à des décrets absolus,
C'est, dût m'affliger un refus,
A votre auteur que je m'adresse,
Afin que ma jeune maîtresse
Ne manque pas à la promesse
Que sa bouche a faite à Vénus,
Ainsi qu'à son fils, si Catulle,
Qu'elle craignait d'avoir perdu,
A son amour était rendu,
Et si je brisais la fêrûle
Qui, dans mes vers a, quelquefois,
Osé frapper ses jolis doigts.

Or, l'engagement de ma belle,
Je vous en fais ici l'aveu,
C'est d'anéantir par le feu
Plus d'une fade bagatelle,
Méchant et détestable écrit
Qu'a fait, d'une pauvre cervelle,
Surgir un malheureux esprit.
N'allez pas chercher dans les autres

Les œuvres qu'elle veut brûler,
Car, s'il faut ne rien vous céler,
Volusius, ce sont les vôtres.

Maintenant, céleste Cypris,
Reine des cœurs, divine blonde,
Toi qui naquis du sein de l'onde,
Qui te plais aux bosquets fleuris
Et de Paphos et d'Amathonte ;
Qui, si j'en crois ce qu'on raconte,
Visites et parcours souvent
Les champs féconds de la Syrie
Et les bois sacrés d'Idalie,
O Vénus, si dans le serment
Qu'en se jouant t'a fait ma belle,
Quelque trait te semble piquant,
Ah ! daigne en agréer l'hommage !
Et vous, sans tarder davantage,
Libelles de Volusius,
Que mon ardent foyer réclame,
Par lui cessant d'être attendus,
Courez alimenter sa flamme.

27 août 1872.



XXXVII

AUX HABITUÉS D'UN MAUVAIS LIEU

Opprobre de la ville et fléaux du quartier,
Que le regard découvre au neuvième pilier,
Près du temple où le peuple, en des moments funestes,
Implore la faveur des deux Jumeaux célestes ;
O vous, habitués de cet infâme lieu,
De ce réduit impur dont Priape est le dieu,
Vous croyez-vous les seuls, engeance ignoble et vile,
Que le sort ait dotés d'une force virile ?
Les seuls, dont la débauche, en poursuivant son but,
Sur les belles ait droit de lever un tribut,
Et de nous comparer, vigoureux que nous sommes,
Aux êtres mutilés, indignes du nom d'hommes ?
Vous figurez-vous donc, imbéciles faquins,
Que vous trouvant là cent ou deux cents libertins,
Je serais assez sot, assez mou pour vous craindre,
Moi qui, seul contre tous, suis de force à vous vaincre ?
Eh bien ! détrompez-vous : aux murs de ce réduit,
Un charbon, par ma main habilement conduit,
Surpassant, contre vous, le fiel des épigrammes,
Flétrira vos plaisirs et vos excès infâmes,
Car c'est là, par malheur que se trouve aujourd'hui
La beauté que j'aimais, et qui pourtant m'a fui,
Alors qu'idolâtrant cette fille cruelle,
J'eusse affronté, sans peur, mille dangers pour elle,

Et que, fermant les yeux sur ses nombreux défauts,
J'eusse, pour la garder, soutenu mille assauts.

Inconstance fatale ! A qui, dans ses caprices,
Fait-elle savourer l'amour et ses délices ?
A d'ignobles vauriens que l'on voit, tous les jours,
Traîner leur existence au sein des carrefours ;
A toi, fils chevelu de la Celtibérie,
Egnatius, à toi, dont l'unique génie
Est dans ta barbe épaisse et dans un ratelier,
Dont l'émail, si j'en crois un valet familial,
Ne garde sa blancheur qu'à l'aide d'un liquide
Dont le récipient tous les matins se vide.

28 août 1872.



XXXVIII

A CORNIFICIUS

O Cornificius, tu restes, sans scrupule,
Insensible au malheur de ton ami Catulle,
Je souffre d'autant plus, hélas ! que mon tourment,
Bien loin de s'affaiblir, s'aggrave à tout moment.
Et lorsque la douleur de tout son poids m'accable,
En vain j'attends de toi quelque mot secourable,
Et m'irrite à bon droit d'être si mal payé
De tout ce que mon cœur a pour toi d'amitié.

Comme le mendiant en quête d'une obole,
De ta part, aujourd'hui, j'implore une parole
Qui produise sur moi de plus heureux effets
Que ceux des mauvais vers que Simonide a taits.

28 août 1872.



XXXIX

CONTRE EGNATIUS

Egnatius a les dents belles,
Et, pour nous les faire admirer,
Ce sot, tirant vanité d'elles,
Rit sans cesse pour les montrer.
Digne d'obtenir la victoire,
Lorsqu'un défenseur éloquent
Fait larmoyer son auditoire,
Egnatius rit bêtement ;
Devant la mère qui déplore
Le trépas d'un enfant chéri,
Loin de se sentir attendri,
Cet imbécile rit encore.
Enfin donnant un libre cours
A son éternelle grimace,
En tout lieu, quoi qu'il voie ou fasse,
Toujours joyeux, il rit toujours.

A mon sens, pareille manie
N'est ni de bon goût ni polie.
Crois-en donc l'avertissement,
Egnatius, que je te donne,
Et cessant d'être impertinent,
Lorsque tu n'es pas assommant,
Ne ris plus au nez de personne,

Si ce n'est dans certain moment
Où l'hilarité se pardonne.
Mais, fusses-tu né sous l'azur
Dont la splendeur réjouit Rome,
Ou chez les Sabins de Tibur,
Ou chez l'Ombrien économe,
Ou chez le gras Etrurien,
Ou chez le brun Lavinien,
Peuples dont les dents sans pareilles
Sont de véritables merveilles ;
Eusses-tu vu le jour enfin
Dans mon pays, le Transpadin,
Dont, très-soigneux de leur nature,
Les habitants, chaque matin,
Rincent leur bouche avec l'eau pure,
Que je ne te permettrais pas
De rire sans cesse aux éclats,
A tout propos, car, à vrai dire,
Rien de plus sot que le sot rire,
Mais toi, né Celtibérien,
Comme les gens de ta patrie,
Tu te sers, je le sais fort bien,
Afin d'éviter la carie
Qui pourrait attaquer tes dents,
D'un moyen des plus dégoûtants,
De certain philtre, et ce cynisme
Fait que, malgré toi, très-souvent,
Ta gorge avale entièrement
Cet effroyable gargarisme.

XL

A R A V I D U S

Malheureux Ravidus, quelle insigne folie
Te précipite ainsi contre ma poésie ?
Quel dieu, dont les autels sont négligés par toi,
Te souffle cette ardeur de t'attaquer à moi ?
Est-ce pour que ton nom, jusqu'à présent dans l'ombre,
Des noms les plus fameux aille grossir le nombre ?
Tu veux être connu ; tu le veux à tout prix ;
Eh bien ! tu le seras, mais couvert de mépris,
Critique venimeux, dont l'impudence extrême
Ose jeter les yeux sur la beauté que j'aime.

29 août 1872.



XLI

CONTRE LA MAITRESSE DE MAMURRA

Est-elle bien dans son bon sens
Cette courtisane amaigrie,
Qui, par la débauche flétrie,
Est déformée en tous les sens ?
Livrée au plus vil des commerces ;
Dans ses méprisables ardeurs,
Elle ose m'offrir ses faveurs,
Moyennant dix mille sesterces !
Qui jamais les lui donnera,
Afin de grossir la richesse
De cette impudente maîtresse
Du banqueroutier Mamurra ?
Et vous, ses parents, dont le zèle
Doit constamment veiller sur elle,
Appelez amis, médecins,
Et même jusqu'à vos voisins,
Pour guérir sa pauvre cervelle
Et la tirer de son erreur ;
Car, se croyant encore jolie,
Elle a perdu, dans sa folie,
Le sentiment de sa laideur.

29 août 1872.

XLII

CONTRE UNE COURTISANE

A moi mes vers les plus mordants ;
Une infâme prostituée.
Depuis longtemps habituée
Aux méfaits les plus impudents,
En ses mains retient des tablettes
Où mes sentiments les plus doux
Ont, en s'illustrant, grâce à vous,
Trouvé de dignes interprètes.
Oui, dans son insolence extrême,
Abusant de ma bonne foi,
Et bravant un juste anathème,
Elle ose se jouer de moi.
Or, de la part de cette impure,
Souffrirez-vous pareille injure ?
Oh non ! mes vers ! non, sans retard,
Loin de tomber dans le marasme,
Contre elle dirigez le dard
De la satire et du sarcasme,
Afin que se sentant larder
Par plus d'un trait qui blesse et tue,
La drôlesse me restitue
Le trésor qu'elle entend garder.
Quelle est donc, me direz-vous, celle
Qui, méritant votre courroux,

Aujourd'hui s'expose à vos coups ?
Tenez, regardez-la, c'est elle
Que vous voyez venir à vous ;
Mille fois mieux que ma réponse,
Son air effronté vous l'annonce,
Grimacier maussade à la fois,
Son rire impudique et narquois
Fait souvent ressembler sa bouche
A la gueule d'un chien gaulois.
O vous qu'en ce moment j'achève,
Vers par mon dépit enfantés,
Il vous faut l'attaquer sans trêve,
Et l'assaillir de tous côtés.
J'ai beau fatiguer ma poitrine,
A lui crier : — Je veux mon bien ;
Rends-moi mes tablettes, coquine !
Des clameurs dont je l'assassine
Elle se rit comme de rien.
Dans ma fureur j'ajoute encore :
Toi, vil rebut des mauvais lieux,
Et que le vice déshonore
Aux yeux des hommes et des Dieux,
Rends-moi mes vers, sale pécore !
Vains efforts ! Ah ! faute de mieux,
Tâchons que de cette voleuse,
Coupable d'un honteux larcin,
Plus d'une épithète odieuse
Fasse rougir le front d'airain.
Rien ne l'émeut ; peine inutile !
Eh bien ! peut-être plus habile,
Pour attendrir cette guenon,
Changeons de langage et de ton,
Et disons-lui : — Chaste Vestale,

Toi dont nulle fille n'égale
Et la pudeur et la vertu,
Parfaite entre les plus parfaites,
Selon mes vœux, ah ! puisses-tu
Me rendre aujourd'hui mes tablettes !

31 août 1872.



XLIII

CONTRE LA MAITRESSE DE MAMURRA

Du dissipateur Mamurra,
Salut à toi, jeune maîtresse ;
Ce n'est point par sa petitesse
Que ton nez se distinguera ;
Ici pardonne à ma franchise,
Mais élargi par un oignon,
Souffre qu'ici je te le dise,
Ton pied, certes, n'est pas mignon ;
Tes yeux ne sont pas noirs, ta bouche,
Lorsqu'on s'en approche, effarouche
Les gens qui, par elle appelés,
Auprès de toi sont attablés ;
Tes doigts ne sont pas effilés,
Ton langage est sans élégance,
Et, cependant, heureuse chance,
Que la tienne ! de tout côté,
J'entends célébrer ta beauté ;
On ose, outrant la flatterie,
Te comparer à ma Lesbie,
A cette fille si jolie
Qui brille du plus doux éclat !
C'est ainsi que jugent les hommes :
Ah ! combien, du temps où nous sommes,
Le goût est fin et délicat !

1^{er} septembre 1872.

XLIV

A SA CAMPAGNE

O ma campagne à l'air si pur,
Toi qu'une amitié qui m'est chère,
Fait appartenir à Tibur,
Tandis que d'un avis contraire,
Plus d'un jaloux, pour me déplaire,
T'attribue au pays Sabin,
De la ville, aimable voisine,
Salut à ton climat si sain,
Qui, bien mieux que le médecin,
A guéri ma faible poitrine
De la toux qui la déchirait ;
Toux maudite, toux assassine,
Qui, jour et nuit me torturait,
En me faisant, par la souffrance,
Expier mon intempérance,
Et cette funeste tendance
Qui me fît trouver des appâts
A plus d'un somptueux repas
Que doit éviter la prudence.
Car, si je perdis la santé,
Et si ma douleur en fut vive,
C'est faute de sobriété,
Et pour avoir longtemps été
Le glouton et triste convive

Du lourd et pédant Sextius,
Chicaneur qui me fit entendre,
Sans que je pusse m'en défendre,
Son plaidoyer contre Autius ;
Lecture insipide, mortelle,
Dont la conséquence fut telle,
Qu'elle me fit pour mon tourment,
Gagner un refroidissement
Suivi de la fièvre et d'un rhume
Qui m'auraient réduit à néant,
Si je n'eusse, opportunément,
Fuyant des lieux où se consume
Le plus ferme tempérament,
Dû, revenir à ma coutume,
Pour te demander le repos
Et ces infusions d'orties
Dont, bannissant mes maladies,
Les effets m'ont rendu dispos.
Mes forces étant rétablies,
Je vous rends grâces, champs aimés
Dont mes yeux sont toujours charmés,
Vous qui, témoins de ma présence,
De mon bonheur, de mes transports
De joie et de reconnaissance,
Daignez, oublieux de mes torts,
M'accueillir avec indulgence,
Et raffermir mon existence,
Si, contre toute vraisemblance,
Reprenant un fâcheux essor,
De Sextius j'allais encor
Ecouter mainte plate phrase
Qu'il débite avec tant d'emphase.
Viennent l'hiver et des rigueurs

Dont chez nous il n'est pas rare
Que résultent fièvre et catarrhe,
Ah ! qu'elles ne tombent plus sur moi,
Mais sur toi, Sextius, sur toi,
Qui ne fais asseoir à ta table
De complaisants adulateurs,
Que pour donner des auditeurs
A ta faconde détestable.

2 septembre 1872.



XLV

ACMÉ ET SEPTIMIUS

En proie à l'amour le plus tendre,
Et sur son sein pressant Acmé,
Septimius faisait entendre
Ces accents à l'objet aimé :
— O toi qui causes mon ivresse,
Toi que toujours je veux chérir,
Si, jusqu'à mon dernier soupir,
Je n'éprouvais pas la tendresse
Que le plus épris des amants,
Loin de manquer à ses serments,
Garde toujours à sa maîtresse ;
Si je trahissais ma promesse,
Ah ! dans les sables Libyens,
Au sein des déserts indiens
Que, dès le lever de l'aurore,
Un soleil éclatant dévore,
Courbé sous ses brûlants rayons,
Pour expier mon inconstance,
Puisse-je rester sans défense
Contre la fureur des lions.
— Il dit, et jusques-là contraire
A son désir le plus ardent,
L'amour devenu moins sévère,
Daigna sourire en l'écoutant,
Alors bien loin qu'Acmé s'oppose
Aux vœux par son cœur entendus,

Elle posa sa lèvre rose
Sur les yeux de Septimius,
En lui disant : — O toi, ma vie,
S'il est vrai, comblant mon envie,
Que ton feu soit égal au mien,
A toi désormais tout mon être,
A moi désormais tout le tien,
Et ne servons plus qu'un seul maître.
— Ce seul maître, on le comprend bien,
N'était autre, il nous faut le dire
Que ce dieu dont l'aimable empire,
Partout, la nuit comme le jour,
S'étend sur tout ce qui respire,
Ce maître enfin, c'était l'Amour.
Unis sous les plus doux auspices,
Toujours aimants, toujours aimés,
L'un de l'autre toujours charmés,
Goûtant d'irrésistibles délices,
Septimius, pour son Acmé,
D'amour constamment enflammé,
En fidèle amant la préfère
A tous les honneurs, à tout l'or
Composant le double trésor
Convoité par nous sur la terre ;
Tandis qu'Acme, de son côté,
Partageant un tendre délire,
Dans le sentiment qu'elle inspire
Met toute sa félicité.
Pour aimer, vous qu'un Dieu fit naître,
Tendre Acme, doux Septimius,
Qui donc, plus que vous pourrait être
Comblé des faveurs de Vénus ?

3 septembre 1872.

XLVI

LE RETOUR DU PRINTEMPS

Déjà le Printemps nous ramène,
Avec la gaité, les plaisirs,
La tiède et bienfaisante haleine
Dont nous caressent les zéphyr ;
Déjà, sous leur douce influence,
D'un équinoxe nébuleux
A disparu la violence,
Et se sont tus les vents fougueux :
Allons, Catulle, partons vite,
La belle saison nous invite
A quitter les champs phrygiens
Et les guérêts bithyniens ;
Oui, pour l'Asie et pour ses villes
Si célèbres par leurs remparts,
Et leurs palais et leurs bazars,
Désertons, sans plus de retards,
Nice et ses plaines fertiles
Où le soleil lance des dards
A nos yeux trop souvent hostiles.
D'une trop longue oisiveté,
Alors que mon esprit se lasse,
Heureux d'errer en liberté,
Mes pieds vont dévorer l'espace.
Adieu donc, adieu, mes amis,

Et ces réunions aimables
Où, pour moi, toujours favorables,
Vous m'avez constamment admis.
Un jour, selon mon espérance,
Les Dieux sauront me renvoyer
Au sein du paisible foyer
D'où va m'éloigner la distance.

5 septembre 1872.



XLVII

A PORCIUS ET SOCRATION

Porcius et Socraton,
Qu'au mépris votre sort destine,
Vous, les complices de Pison
Dans plus d'une infâme rapine ;
Vous, par le vice corrompus,
Fléaux qui suivez Memmius
Comme la peste et la famine,
Est-il vrai, selon des récits
Que de tous côtés j'entends faire,
Que ce Priape circoneis
A trouvé le don de vous plaire
Plus que mon cher Véranius
Et mon compagnon Fabellus ?
O parasites intrépides !
Faut-il qu'on vous voie, en plein jour,
Savourer des festins splendides,
Alors que faisant maint détour,
De carrefour en carrefour
Promenant des estomacs vides
Qu'ils ne savent comment tromper,
Errant le soir, des gens honnêtes
Se mettent humblement en quêtes
D'un modeste et triste souper !

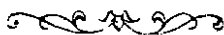
5 septembre 1872.

XLVIII

A JOUVENCE

Ah ! s'il m'était permis, Jouvence,
De baiser trois cent mille fois
Tes yeux si beaux, douce puissance
Qui sut m'enchaîner sous tes lois,
Ce témoignage de tendresse
Et de voluptueuse ivresse
Ne suffirait point à mes vœux ;
Oh ! oui, mes baisers amoureux,
A toi par moi donnés sans cesse,
Ne sauraient éteindre mes feux
Pour toi, ma divine compagne,
Fussent-ils encor plus nombreux
Que les épis de la campagne.

6 septembre 1872.



XLIX

A M. T. CICÉRON

O le plus éloquent des fils de Romulus,
Qui sont nés et naîtront dans la suite des âges;
De Catulle, en ce jour, o Marcus Tullius !
D'un respect mérité reçois les témoignages,
Bien qu'ils ne soient que ceux, sans doute, peu flatteurs
D'un infime poète au roi des orateurs.

6 septembre 1872.

L

A LICINIUS

Hier, Licinius, nous trouvant de loisir,
Et d'être en liberté savourant le plaisir,
Assez bien inspirés, étant tous deux poètes,
Nous avons d'impromptus enrichi nos tablettes,
Et sur divers sujets, causant, nous escrimant,
A l'envi donné cours à plus d'un vers piquant.
Affranchis d'embarras dont le poids nous énerve,
La joie et le bon vin nous avaient mis en verve,
Si bien, que, tour à tour, arrivant à son but,
Chacun, par la riposte, acquittait son tribut.
Je t'ai quitté, mon cher, non sans regret extrême
D'abandonner trop tôt un compagnon que j'aime,
Et dont l'esprit m'avait tellement ébloui,
Que tout me semble terne et maussade après lui,
Dans mon lit m'agitant de toutes les manières,
Très-longtemps j'y restai sans fermer les paupières,
Attendant qu'il fit jour pour prendre mon essor
Vers toi, Licinius, et t'écouter encor.
A demi-mort enfin, à l'insomnie en butte,
Et me sentant forcé d'interrompre ma lutte,
Je composai ces vers. Me jugeant étourdi,
Tu pourras, loin de moi te montrer plus hardi ;
Ne vas pas, néanmoins, te servant de lanières,

Fustiger sans pitié mes vœux et mes prières ;
Au gré de mon espoir, garde-leur bon accueil,
Autrement Némésis punirait ton orgueil,
Car elle est redoutable, et sa juste vengeance
Se fait cruellement sentir à qui l'offense.

7 septembre 1872.

LI

A L E S B I E

S'il est vrai qu'un mortel favorisé des cieux,
Puisse, par son bonheur, être au-dessus des Dieux,
C'est celui qui, tombant aux genoux de Lesbie,
Savoure et son sourire et sa grâce infinie,
Et ces tendres regards, et ces divins accents
Qui d'un charme suprême ont enivré mes sens.
Dès que je t'aperçois, Lesbie, ô mon idole !
Sur mes lèvres soudain s'arrête la parole,
L'amour brûle mon sang, je ne suis plus qu'à toi,
Et le reste du monde est oublié par moi.
Enfin, te le dirai-je, adorable merveille !
Un tintement confus bourdonne à mon oreille,
Et mes regards, perdant la clarté qui nous luit,
Sont plongés, tout à coup, dans l'ombre de la nuit.

Catulle, écoute enfin la raison qui te reste !
Ah ! fuis l'oisiveté, fuis ce penchant funeste
Sous lequel, tour à tour, et souvent à la fois,
Périssent les vertus et le sceptre des rois.

7 septembre 1872.

LII

SUR STRUMA ET VATINIUS

Lorsque Struma s'assied sur la chaise curule,
Lorsque Vatinius parvient au consulat,
Devant ces deux gredins, opprobre de l'Etat,
Pourquoi ne pas mourir, infortuné Catulle ?

8 septembre 1872.



LIII

D'UN QUIDAM ET DE CALVUS

J'ai bien ri l'autre jour dans certaine assemblée
Où de Véranius la honte dévoilée
Surgissait des récits et de maints traits aigus
Dirigés contre lui par mon ami Calvus,
Alors que l'admirant, quelqu'un dit : Voyez comme
Est vraiment éloquent ce cher petit bout d'homme !

8 septembre 1870.

LIV

A CÉSAR

Parmi les vils flatteurs dans ton palais admis,
Ne pourrais-tu, César, choisir d'autres amis
Que ce Fuffétius dont le libertinage,
Complicé de vieillesse, a flétri le visage ?
Que cet ignoble Othon dont la tête en fuseau
Dénonce à tous les yeux le plus étroit cerveau ?
Puis, que ce Vettius dont les jambes crasseuses,
De sa malpropreté sont les preuves honteuses ?
Puis enfin ce Libon, justement détesté,
Et dont en s'exhalant le souffle est empesté.
Peux-tu souffrir ces gens plus qu'un peu d'amertume
Que contre toi, César, laisse échapper ma plume ?

8 septembre 1872.



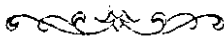
LV

A CAMÉRIUS

Si ma demande ici n'est pas trop indiscreète,
Fais-moi, Camérius, connaître ta retraite.
Où donc te caches-tu ? J'ai porté mes regards,
Sans pouvoir te trouver, au cirque, au champ de Mars,
Mainte fille jolie, arrêtée au passage,
N'a, tout en m'écoutant, pas changé de visage
Quand je la suppliais de me faire savoir
En quel temps, en quel lieu je pourrais te revoir.
De mon Camérius qu'avez-vous fait, friponnes ;
Très-belles à coup-sûr, ne soyez pas moins bonnes.
—Tiens, me répondit l'une, il est là.— Puis soudain,
Abaissant sa tunique, elle découvre un sein
Qui trouble la raison quand aux yeux on l'expose,
Mais où je n'aperçus que deux boutons de rose.
Enfin te rencontrer est un de ces travaux
Pour lequel il faudrait des Hercules nouveaux.
D'où te vient cet orgueil qui fait que tu te cèles
A de bons compagnons, à des amis fidèles ?
Loin de te confiner en quelque obscur séjour,
Reparais sans tarder, fais-toi voir au grand jour.
D'une fille charmante, amoureux idolâtre,
Te déroberais-tu dans quelque sein d'albâtre ?
Mais te plongeant dans l'ombre, et te taisant toujours,
Tu perds, Camérius, le fruit de tes amours,

Car du haut de l'Olympe où Vénus nous regarde,
Elle veut qu'à parler un amant se hasarde.
Préfères-tu garder un mutisme prudent ?
Volontiers, mais qu'au moins je sois ton confident,
Car j'aurais de Talus la force et la souplesse,
De Pégase le vol, de Ladas la vitesse,
Quand j'aurais de Persée, aussi, les pieds ailés,
Ceux des coursiers ardents par Rhésus attelés,
Quand à mon char enfin je donnerais pour guides
Les oiseaux si légers, et les vents si rapides,
Qu'à te chercher en vain on me verrait brisé,
Succomber à la peine et mourir épuisé.

10 septembre 1872.



LVI

A CATON

La plaisante aventure ! Ah ! tu riras, mon cher,
Oui, Caton, tu riras en apprenant qu'hier
Je surpris un bambin qui la trouvant gentille,
Trop précoce amoureux, agaçait une fille.
Or, d'un bout de ma canne, appliqué sur ses reins,
J'arrêtai tout à coup ses transports libertins.
Cette leçon, je crois, te paraîtra fort bonne,
Un peu dure, il est vrai : Que Vénus me pardonne !

11 septembre 1872.



LVII

CONTRE MAMURRA ET CÉSAR

César et Mamurra, même honte est la vôtre,
Et vous êtes tous deux vraiment faits l'un pour l'autre.
En vous voyant unis par la lubricité,
Qui donc s'étonnerait de votre intimité ?
Vos détestables mœurs ne sont pas moins flétries,
Moins objet à dégoût à Rome qu'à Formies,
Car vos traits altérés offrent à tous les yeux,
De vos déportements le stigmate odieux.
En luxure jumeaux, plus d'une cicatrice
Vous montre associés dans l'étude du vice,
Alors qu'à vos penchants donnant un libre cours,
Vous vous abandonnez à d'infâmes amours,
Et qu'amis ou rivaux, on vous voit, sans scrupule,
Unir ouvertement la honte au ridicule.

11 septembre 1872.

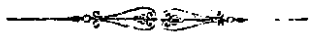


LVIII

SUR L'INFIDÉLITÉ DE LESBIE

Cher Celsius, cette Lesbie,
Dont j'avais reçu les serments,
Qui, par moi, plus qu'amis, parents,
Était si tendrement chérie ;
Cette beauté que j'adorais,
Et qu'au gré d'une ardeur extrême,
Avec bonheur j'idolâtrais,
Que j'aimais bien plus que moi-même,
Maintenant dans les carrefours,
Le long des murs, au coin des rues,
Va, mêlée aux filles perdues,
Faire un trafic de ses amours.

12 septembre 1872.



LIX

SUR RUFA ET RUFULUS

L'épouse de Ménénus,
Cette Rufa, née à Bologne,
Et qui tolère sans vergogne
Les caresses de Rufulus,
Ne vous y trompez pas, c'est elle
Qu'on voit appliquer ses efforts
A dérober, en criminelle,
Son souper au bûcher des morts,
C'est elle dont la main ramasse
Le pain qui s'en est échappé,
Dût son dos se sentir frappé
Par l'esclave qui la menace,
Demi-tondu qu'on voit tenir
Un bâton, arme nécessaire
Dont l'effet est d'entretenir
Le feu du bûcher funéraire.

12 septembre 1872.

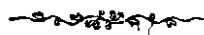


LX

A. ***

Fille insensible, au front si fier,
A la voix dure, au cœur de fer,
D'une lionne de Libye,
Ou de la féroce Scylla,
Ceinte par la meute en furie
Dont un sort affreux l'entoura,
Aurais-tu donc reçu la vie ?
Ah ! pourquoi cette cruauté ?
D'où vient que par ta barbarie,
Du tendre amant qui te supplie
L'accent n'est-il pas écouté ?

12 septembre 1872.



LXI

ÉPITHALAME DE JULIE ET DE MANLIUS

Habitant radieux de la double colline,
Hymen, fils d'Uranie, en ce moment si doux,
Exerçant à nos yeux ta puissance divine,
Livre la jeune vierge à son ardent époux.

Que sur ton front si pur brille la marjolaine,
Mets à tes pieds si blancs le jaune brodequin,
Et de deux fiancés, pour consacrer la chaîne,
Viens grossir parmi nous le plus joyeux essaim.

En cet heureux instant, présage de délices.
Agite ton flambeau ; que l'hymne nuptial
Pour le pacte aujourd'hui formé sous tes auspices,
D'un bonheur mutuel soit l'éclatant signal.

Lorsqu'aux plus doux plaisirs chacun de nous s'apprête,
En te mêlant aux chœurs autour de toi pressés,
Hymen, viens présider à cette aimable fête,
Et frappe aussi le sol de tes pas cadencés.

Égalant en beauté la reine d'Idalie,
Alors qu'elle apparut au juge phrygien,
Rayonnante d'attraits, l'adorable Julie
S'unit à Manlius par un étroit lien.

De si brillants destins font plus d'une jalouse,
Mais à qui les obtient sans doute ils étaient dus :
Favorable à l'époux, protecteur de l'épouse,
Le ciel, en les voyant, sourit à leurs vertus.

Aux bords de l'Asia, tel, montrant sa parure,
Cher à l'Hamadryade, est le myrte fleuri .
Qu'elle arrose avec soin d'une eau limpide et pure,
Afin de conserver l'arbrisseau favori ;

Tel es-tu : quitte donc la roche thespienne
Qui pour toi, dieu d'hymen. a perdu ses appas,
Puis abandonne aussi la grotte aonienne,
Et vers nous, sans retard, accélère tes pas.

Oh oui, viens promptement car le temps marque l'heure
Que l'amour attendait, le moment où ta main
Conduira l'épousée au sein de la demeure
Où son autorité s'exercera demain.

Guide-la vers l'époux auquel elle est si chère,
Afin qu'elle s'y joigne, et que, jusqu'au tombeau,
Elle y reste attachée ainsi que le lierre
Que ses mille replis enlacent à l'ormeau.

Chantez donc, oui, chantez, ô chastes jeunes filles,
Chantez, jeunes garçons, et célébrez l'Hymen .
Qui, pour nous enrichir de nouvelles familles,
Peut-être à ses autels vous conduira demain.

A son doux ministère, alors que, sympathique,
Votre voix rend hommage à ses bienfaits nombreux,
Venant à vous, suivi de la Vénus pudique,
D'un légitime amour il comblera les vœux.

Hymen, est-il au ciel Dieu plus que toi propice,
Plus que toi favorable aux désirs des amants,
Alors qu'en acceptant leur tendre sacrifice,
Tu peux, seul, ici-bas consacrer leurs serments ?

Plus d'un vieillard t'invoque, au nom de la nature,
En faveur des enfants qui lui doivent le jour,
Et la vierge, à ta voix, dénouant sa ceinture,
Se livre sans réserve aux transports de l'amour.

A la fois palpitant de crainte et d'espérance,
Le jeune époux attend qu'un doux *oui* prononcé,
Abrégeant sa langueur et son impatience,
Réalise pour lui le bonheur annoncé.

Oui, c'est toi, dieu d'hymen qui, comblant son envie,
Sur le sein maternel lui permets de ravir
La vierge, chaste fleur dont, par ses mains cueillie,
Un amour triomphant pourra s'enorgueillir.

Les plaisirs de Vénus ne sont plus que des crimes
Sans l'Hymen qui les met d'accord avec l'honneur ;
Lui, qui les rendant purs, autant que légitimes,
Donne à la volupté l'attrait de la pudeur.

Sans lui nulle maison ne peut laisser de trace
Empreinte de splendeur dans la postérité,
Tout homme, sans l'Hymen, étant privé de race,
Ne peut se prévaloir de sa paternité.

Fils bâtard, nul guerrier qui, fier de sa naissance,
Puisse se faire honneur du nom de ses aïeux,
Ni qui puisse jamais, déployant sa vaillance,
Être de son pays le soutien glorieux.

Ouvrez-vous, il est temps, portes du sanctuaire,
Car la vierge s'avance, et son époux la suit ;
Que des flambeaux d'hymen la splendide lumière
Dissipe à nos regards les ombres de la nuit.

Des pleurs coulent des yeux de l'épouse timide,
La pudeur ingénue enchaîne encor ses pas.
Le temple qui t'attend sans toi resterait vide ;
A franchir ses degrés, vierge, ne tarde pas.

Fille d'Arunculus, oui, sèche enfin tes larmes,
Alors qu'à ton éclat nul autre n'est pareil,
Oui, telle est ta beauté, que sur de plus doux charmes
N'ont resplendi jamais les rayons du soleil.

Oh oui, tu peux m'en croire, ô vierge sans rivale !
Jamais fille, inspirant le respect et l'amour,
N'a pu voir éclairer sa couche nuptiale
Des feux que sur le tien fait briller un beau jour.

Telle, dans un jardin, l'hyacinthe fleurie,
De la rose et du lis éclipse les couleurs,
De même, à tous les yeux, adorable Julie,
Des plus divins appas tes attraits sont vainqueurs.

Exauce donc nos vœux ; viens, que rien ne t'arrête ;
Notre voix te convie à des plaisirs nouveaux,
De ton heureux hymen viens embellir la fête ;
Entends les champs joyeux, vois briller les flambeaux,

Ne crains pas que jamais, dans un honteux mystère,
Un époux inconstant ose trahir sa foi,
Et cherche, possédé d'un amour adultère,
Des plaisirs qu'il ne doit savourer qu'avec toi.

Oh non ! loind'être en proie à quelque flamme indigne,
Au serment qu'il te fit, lorsqu'il reçut le tien,
Il restera fidèle, ainsi qu'on voit la vigne
N'abandonner jamais l'arbre qui la soutient.

O que de doux transports tu promets à ton maître !
Lit que pour les époux ont paré les amours,
Que de tendres soupirs sur toi bientôt vont naître !
Combien d'heureuses nuits que suivront d'heureux jours !

Élevez les flambeaux ! Voici la fiancée ;
Son front pur est orné du voile virginal ;
Vers l'autel qui l'attend elle s'est avancée
Afin d'y prononcer le serment conjugal.

Vive à jamais l'Hymen ! ce cri, brillant hommage,
Est poussé vers le ciel par des milliers de voix ;
Esclave à ton devoir ! sans tarder davantage
Au-devant des enfants jette à foison des noix !

Fortuné Manlius, à de viles maîtresses
Il te faut aujourd'hui renoncer pour toujours ;
Car la seule Julie a droit à tes caresses,
Ta chaste épouse seule a droit à tes amours.

Et toi, pour le charmer que le sort fit si belle,
A ses tendres désirs sois docile toujours,
Afin qu'il n'aille pas, s'il te trouvait rebelle,
Savourer, loin de toi, de coupables amours.

Et quand le temps qui fuit, amenant la vieillesse,
Blanchira vos cheveux, chérissez-vous encor,
Et loin que dans vos cœurs s'éteigne la tendresse,
Pour être heureux toujours, vivez toujours d'accord.

La salle du festin à tes yeux s'est ouverte,
Julie, et sur son lit tu vois ton jeune époux
Qui, les bras étendus, la tête découverte,
T'appelle auprès de lui par les noms les plus doux.

La nuit fait succéder, alors qu'elle s'achève,
Le besoin du repos aux plaisirs du repas.
Pour regagner son toit chacun enfin se lève :
Guide de l'épousée, il faut quitter son bras.

Il te faut mettre un terme aux soins que tu te donnes.
Car la conduire au lit par l'hymen apprêté
Est un chaste devoir des pudiques matrones
Dont par tous les vieillards l'éloge est répété.

Epoux, tu peux venir ; voici l'instant suprême,
Après lequel longtemps ont aspiré tes vœux,
Où, près de la beauté que tu chéris, qui t'aime,
Tu pourras, sans remords, être un amant heureux.

O bienheureux époux, quelle joie est la vôtre !
Egalement comblés des faveurs de Vénus,
Si jeunes et si beaux, si bien faits l'un pour l'autre,
Vous vous trouvez en outre, unis par vos vertus.

Ah ! qui pourrait compter leurs baisers innombrables
Témoignages brûlants d'un amour mutuel !
De l'Afrique il faudrait plutôt compter les sables,
Plutôt compter aussi les étoiles du ciel.

A vos tendres ébats livrez-vous donc sans crainte,
O couple fortuné dont, comblant les souhaits,
Surgiront des enfants embellis par l'empreinte
Où leurs nobles auteurs reconnaîtront leurs traits.

Qu'un jeune Torquatus, image de son père,
En le reproduisant charme les yeux de tous,
Et que de la pureté qu'on admire en sa mère
Il soit le témoignage aussi frappant que doux.

Guidé comme jadis, par la reine d'Itaque,
Le fut un fils illustre et si bien inspiré,
Que Torquatus devienne un nouveau Télémaque
Qui puisse être, à son tour, justement célébré.

Jeunes filles, fermez la chambre nuptiale,
Faites trêve à vos chants, et vous dont les désirs
Ont embrasé les sens d'une ardeur sans égale,
Savourez à l'envi de célestes plaisirs.

19 septembre 1872.



LXII

CHANT NUPTIAL

CHŒUR DES ADULTES.

Levez-vous, jeunes gens, fidèle à sa coutume,
Vesper est de retour et son flambeau s'allume.
Adieu les mets exquis et les vins savoureux ;
Il vous faut désertier les festins somptueux ;
Car pour la jeune épouse en ces lieux amenée,
Bientôt vont retentir les doux chants d'hyménée.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Voyez ces jeunes gens ! Vierges, apprêtez-vous
A les combattre ici par les chants les plus doux ;
Vers vous ils vont venir, car leur banquet s'achève,
Et l'étoile du soir au ciel déjà se lève,
Faites que vos accents, purs et mélodieux,
En répondant aux leurs, restent victorieux.

LES ADULTES.

Dans la lutte prochaine, amis, j'ai lieu de croire
Que nous n'obtiendrons point aisément la victoire.
Les chants qu'on nous oppose, avec soin répétés,
Par ces vierges longtemps ont été médités,
Et, pour charmer les cœurs, captiver les oreilles,
Vont faire assurément retentir des merveilles.
Doit-on s'en étonner, alors qu'un seul objet

De leur pensée active est le constant sujet,
Tandis que, possédés d'un instinct tout contraire,
Par des futilités nous nous laissons distraire.
Elles vont commencer leur chant plein de douceur,
Par un chant non moins doux sachons répondre au leur
En célébrant ici la chaîne fortunée
Qu'en ce jour, à nos yeux, va former l'hyménée.

LES JEUNES FILLES

Vesper, pas d'astre aux cieux plus effrayant que toi,
Alors que, sans pitié, la courbant sous ta loi,
Tu viens, du roi du jour, éclipsant la lumière,
Ravir la jeune fille aux baisers d'une mère
Qui voudrait, mais en vain, retenir cet enfant
Qu'enlève à sa tendresse un époux triomphant
Dont les fougueux transports, dans une nuit funeste,
Outragent la pudeur d'une vierge modeste.
Ah ! Vesper ! que ferait de plus un ennemi,
Qui, n'étant ni cruel, ni barbare à demi,
Prend d'assaut une ville où son ardeur sauvage
Exerce ses fureurs et se livre au pillage.

LES ADULTES.

Vesper, à toi salut ! Il n'est pas, dans les cieux,
D'astre plus attrayant ni plus cher à nos yeux ;
Présageant aux amours un suprême délice,
Nul autre à leurs désirs plus que toi n'est propice.
A l'Hymen, ô Vesper ! c'est toi qui viens donner
La douce sanction qui doit le couronner,
Et dont l'heureux effet, approuvé des familles,
Ne peut se consommer qu'au moment où tu brilles,
Alors que ton retour est, en comblant nos vœux,
Un céleste bienfait de la bonté des Dieux.

LES JEUNES FILLES.

Alors qu'illuminant les cités, la campagne,
Vesper à nos plaisirs enlève une compagne,
Nos zélés gardiens, fidèles serviteurs,
Ont redoublé de soins contre des ravisseurs
Que la nuit, trop souvent aidant à leur malice,
Protège de son ombre et devient la complice ;
Mais quand changeant de nom, sur eux Vesper a lui,
Se voyant découverts, les coupables ont fui.

LES ADULTES.

De leur cœur quand l'amour de plus en plus s'approche,
Laisse aux filles, Vesper, t'adresser un reproche,
Car du tendre larcin qu'on fait à ses appas,
Plus d'une qui se plaint s'en applaudit tout bas.

LES JEUNES FILLES.

Voyez la fleur mystérieuse
Qui décore un jardin fermé,
Et fait que l'air est embaumé
De sa senteur délicieuse ;
Au sein de la paix, du repos,
Sa tige n'est point exposée
A l'avidité des troupeaux,
Et s'affermite sous la rosée
D'un ciel clément et printanier ;
Aussi, bien loin d'être blessée
Par le fer d'un soc meurtrier,
Elle est nuit et jour caressée
Par le souffle du doux zéphir
Qui, la faisant s'épanouir,
La rend un juste objet d'envie

Aux amoureux dont le désir
En la trouvant fraîche et jolie,
Est bien tenté de la cueillir ;
Mais que, par un coupable effort,
On l'isole de son support,
Alors cessant d'être admirée,
Ayant perdu son coloris,
Et ses charmes étant flétris,
La triste fleur déshonorée
N'est plus qu'un objet de mépris.
Telle est aussi la jeune fille
Dont la candeur, la chasteté,
Enorgueillissent sa famille ;
Mais, par malheur pour sa beauté,
Qu'elle perde, alors qu'elle brille,
La fleur de sa virginité,
Subissant une loi cruelle,
A ses yeux s'envole l'amour,
Et ses compagnes, à leur tour,
La voyant, se détournent d'elle.

LES ADULTES.

Vainement rayonne un beau jour
Sur cette vigne solitaire
Que nul ne songe à cultiver,
Et qui, ne pouvant s'élever,
Triste, se traîne sur la terre ;
Jamais, pour enrichir les murs
D'une fertile métairie,
Par son abondance embellie,
Ne brilleront les raisins mûrs ;
En butte aux luttes intestines

Que se livrent les éléments,
Courbés sous leur poids ses sarments,
Sont au niveau de ses racines ;
Mais qu'une bienfaisante main,
Habile autant que salulaire,
Viennie, par un heureux hymen,
L'unir à l'ormeau tutélaire,
Alors le vigneron témoin
De ce fortuné mariage,
Tout joyeux, et plein de courage,
A la vigne prodigue un soin
Dont il comprend tout l'avantage.
De même aussi, lorsqu'aux amours
Une fille reste étrangère,
Sous le poids d'une vie amère,
Vous la voyez traîner des jours
Auxquels une vieillesse austère
Inflige abandon et dédain ;
Mais qu'on la marie, et soudain,
L'amour de l'époux qu'on lui donne,
La tendresse de ses parents,
Sont, du bonheur qui la couronne,
Les plus doux et plus sûrs garants.
De cet époux, jeune homme avide
Des plus voluptueux plaisirs,
Ne vas pas, ô vierge timide,
Eluder les brûlants désirs ;
Tu ne saurais, sans injustice,
Ne pas satisfaire celui
Auquel, faisant un sacrifice,
Ta mère te livre aujourd'hui.
Doux objet d'attaques, de luttés,
Ce trésor que tu lui disputes

Doit subir son autorité,
Et puis, soit dit en vérité,
De ce trésor, charmante épouse,
Dont tu montres si jalouse,
Un tiers seulement t'appartient,
Un second tiers était le bien
De tes parents, et le troisième
Est celui de l'époux qui t'aime,
Et que, lorsqu'il peut tout oser,
Tu ne saurais lui refuser ;
Car ce prix d'une ardeur extrême,
Il le reçut avec amour,
Jeune fille, toute céleste,
De ceux qui t'ont donné le jour,
Et dont il obtint, sans retour,
Ta dot, ton cœur et tout le reste,

2 octobre 1872.



LXIII

A T Y S

Sur un rapide esquif, emporté sur les ondes,
Le jeune Atys avait franchi les mers profondes ;
D'un pied impatient, libre de tout lien,
Il foule avec ardeur le sable phrygien,
Rivage couronné des arbres qu'un saint zèle
Se plaît à consacrer au culte de Cybèle.
Dans l'épaisseur des bois, errant, devenu fou,
Le malheureux Atys, s'emparant d'un caillou,
En fait, contre lui-même, un instrument hostile,
Et perd, sous son tranchant, la puissance virile.
Victime volontaire, à peine de son sang
A-t-il rougi le sol, que soudain saisissant
Tambourin et clairon, instrument dont l'usage
Des prêtres de Cybèle est le bruyant hommage,
Atys fait vibrer l'un, et puis quand du taureau,
Sous ses doigts délicats a retenti la peau,
A ceux qui vont bientôt suivre sa destinée,
D'une voix désormais rendue efféminée :
— Corybantes, dit-il, vous, mes imitateurs,
Sans perdre un seul instant, gravissez ces hauteurs,
Et que chacun de vous, à ses devoirs fidèle,
Pénètre dans ces bois consacrés à Cybèle.
Vous tous que Dindymène a soumis à ses lois,
Comme moi, vagabonds, partez tous à la fois ;

Vous qui de vos foyers, exilés volontaires,
Cherchez d'autres climats à vos vœux moins contraires,
Vous, compagnons, qui, tous, vous fiant à ma foi,
Avez, dans votre fuite, été guidés par moi,
Avez tous, désertant une ingrate patrie,
Affronté le courroux d'une mer en furie ;
Qui, haineux de Vénus et de la volupté,
Avez sacrifié votre virilité,
A mon exemple, amis, vous montrant intrépides,
Egayer vos esprits par des courses rapides ;
Point d'hésitation, ne délibérez pas,
Plus que jamais enfin, marchez tous sur mes pas,
Et que chacun de vous me prenant pour exemple,
De Cybèle, en ce jour, ose aborder le temple.
Suivez-moi dans ces bois, mystérieux abris,
Où ses adorateurs font retentir leurs cris.
C'est là qu'interprétant des fureurs sans égales.
Résonnent à la fois tambourins et cymbales
Et le luth phrygien ; là que sont entendus,
Avec tant d'instruments ensemble confondus,
Les chants vertigineux de la ménade altière
Dont les cheveux flottants sont couronnés de lierre,
Et qui par leurs clameurs font monter jusqu'aux cieux
Leur ardente prière à la reine des Dieux ;
Enfin, amis, c'est là que voltige sans cesse
La suite de la grande et terrible déesse.
Afin de nous mêler à ses ébats joyeux,
Il faut donc sans retard abandonner ces lieux.

Ces paroles d'Atys, ses accents énergiques,
Sont aussitôt suivis de clameurs sympathiques.
De cris approbateurs et de bruyants refrains
Auxquels ont répondu clairs et tambourins.

Puis soudain s'élançant, la foule bondissante
A franchi de l'Ida la cime verdoyante.
Atys, qui la conduit, lui fait, avec ardeur,
Des plus sombres forêts traverser l'épaisseur ;
Il court ainsi qu'on voit la génisse rebelle
Fuir le joug importun qu'on apprête pour elle.
Ses amis l'ont suivi, mais, arrivés au but,
Au temple où de leur zèle ils portaient le tribut,
Qu'oubliant leurs désirs, malgré les vœux qu'ils forment,
De fatigue épuisés, les malheureux s'endorment,
Et que sur eux Morphée, agitant ses pavots
Fait céder leur délire aux douceurs du repos.

Le soleil cependant, illuminant le monde,
A doré de nouveau les cieux, la terre et l'onde ;
A peine, obéissant au Dieu qui les conduit,
Ses coursiers chassaient-ils les ombres de la nuit,
Qu'Atys ouvrait les yeux ; un sommeil salutaire
Avait de son esprit dissipé la colère,
Alors envisageant le déplorable effet
Du sacrifice affreux qu'à Cybèle il a fait,
Se rappelant la grève où l'a jeté sa rage,
Hors de lui, palpitant, il court vers le rivage,
Et, de là, contemplant l'immensité des mers.
Il s'écrie, en versant un flot de pleurs amers :
— O ma belle patrie ! ô toi qui m'as vu naître,
Trop semblable à l'esclave infidèle à son maître,
Je ne suis plus, hélas ! par le malheur aigri,
Qu'un ingrat, regrettant le sein qui m'a nourri !
Dans mon égarement, ô toi que j'ai quittée,
Pour ces sombres forêts, retraite détestée,
Pour ces monts par la foudre en tout temps menacés,
Pour ces affreux climats, pour ces antres glacés,

Repaires odieux, épouvantable gîte
Qu'il me faut disputer au monstre qui l'habite ;
Toi que j'abandonnai dans mon aveuglement !
Où donc, ô mon pays ! te trouver maintenant ?
Ah ! dans les courts instants où ma triste pensée
Domine les accès de ma rage insensée,
Que ne puis-je, du moins, vers tes guérêts lointains
Diriger mes regards désormais incertains !
En suis-je donc réduit, par des lois rigoureuses,
A toujours végéter dans ces forêts hideuses ?
Exilé malheureux de mon pays natal.
Suis-je donc condamné, par un arrêt fatal,
A ne jamais revoir, lorsque le soleil brille,
Les Dieux de mon foyer, mes amis, ma famille !...
Adieu donc, doux objets de mes plus chers désirs,
Témoins de mon bonheur, sources de mes plaisirs ;
Adieu Forum, palestres ; adieu stades, gymnases,
Où ma vigueur jadis provoquait des extases !
Malheur, malheur à moi dont le vain repentir
Ne me présage plus qu'un horrible avenir !
Riche de ces faveurs que le ciel seul nous donne,
Quel genre de beauté manquait à ma personne ?
Enfant, adolescent, adulte, puis enfin
Jeune homme, j'étais fier de mon heureux destin ;
Admiré par la foule et rayonnant de gloire,
Au disque, au pugilat, j'obtenais la victoire,
Et le peuple charmé, vers moi portant ses pas,
Le seuil de ma maison ne refroidissait pas,
Et quand la fraîche aurore annonçait la journée,
De guirlandes de fleurs ma porte était ornée !
Et maintenant hélas ! que suis-je à tous les yeux ?
Un être nul, stérile, un eunuque odieux ;
Je ne suis plus enfin, dans ma douleur extrême,

Qu'un rebut des humains, qu'un reste de moi-même,
N'ayant pour tout séjour que des monts, des déserts
De neige et de frimas incessamment couverts,
Là je devrai prouver un reste de courage
Au sanglier farouche, à la biche sauvage.
O regret trop tardif de mes beaux jours perdus !

Ces accents douloureux par Cybèle entendus,
Bien loin d'obtenir d'elle un accueil favorable,
L'ont, pour l'infortuné, rendue impitoyable.
De l'un des deux lions attelés à son char,
La déesse irritée ordonne le départ,
De ses mains le détache, et son âpre langage
Du terrible animal a stimulé la rage :
— Cours, dit-elle, inspirer tes transports furieux,
Tes féroces instincts au jeune audacieux
Qui, dans son désespoir, son coupable délire,
Brûle de se soustraire à mon céleste empire.
Contrains-le sans retard à rentrer dans les bois
Consacrés à mon culte et soumis à mes lois ;
Oui, vole, bats tes flancs, que te blessant toi-même,
Tu pousses contre lui ta fureur à l'extrême ;
Et que de tous ses crins ton cou se hérissant,
Offre à ses yeux surpris un aspect menaçant.

— Ainsi, parle Cybèle. et du joug qui l'opprime
Le monstre dégagé se redresse, s'anime ;
Exécutant soudain l'ordre qu'il entendit,
A travers les forêts, il s'élance, il bondit ;
Brisant les arbrisseaux qui pourraient de sa rage,
Devant lui se dressant, obstruer le passage,
Il parvient promptement aux sables onduleux
Que la mer a blanchis de ses flots écumeux ;

Apercevant Atys l'œil fixé sur les ondes,
Il s'élance, et soudain, dans les forêts profondes,
Le malheureux cherchant un refuge écarté,
Pour ne plus en sortir, s'enfuit épouvanté.

O puissante Déesse ! ô reine de Dindyme !
Cybèle, loin de moi la fureur qui t'anime ;
Et puissent tes transports ne me ravir jamais
Ce que j'ai de plus cher, les trésors de la paix.

12 octobre 1872.



LXIV

LES NOCES DE THÉTIS ET DE PÉLÉE

Ces pins, arbres altiers qui, montant vers les cieux,
Ornaient du Pélion le front audacieux.
Ont, transformés depuis par la puissance humaine,
Du souverain des mers exploré le domaine.

Jusqu'aux rives du Phase, aux confins de Colchos,
On les vit, en ce temps, transporter ces héros
Qui de la Toison d'or méditaient la conquête.
Ces hardis voyageurs, affrontant la tempête
Que contre eux soulevait le fougueux aquilon,
Firent gémir les flots sous l'agile aviron.

La Déesse qui daigne aux voûtes éternelles
Protéger les remparts des hautes citadelles,
Construisit autrefois, de ses divines mains,
Ces chars légers et prompts sur lesquels les humains
Aux vagues en fureur opposant leur audace,
Ont du sein d'Amphitrite effleuré la surface.
A peine s'élançant, le premier des vaisseaux
De la plaine orageuse eût-il dompté les eaux,
Que l'on vit s'échappant de leurs grottes humides,
Sur les flots écumeux surgir les Néréides,
Ces nymphes de la mer, dont le groupe attrayant,
Voyant, non sans effroi, ce prodige flottant,

Craignit que de la mer il ne se rendît maître,
Et soudain se cacha pour ne plus reparaître.

C'est alors que Pélée, en son ardent amour,
Par la belle Thétis fut payé de retour,
Et qu'au gré de ses vœux il obtint de Nérée
Pour épouse divine une fille adorée.

Salut à vous, héros nés dans des temps meilleurs,
Race des immortels, salut à vos splendeurs !
Salut à votre mère ! Au gré de mon délire,
Pour vous retentiront les accords de ma lyre ;
Oui, je veux en ce jour que mes chants les plus doux,
S'élevant vers le ciel parviennent jusqu'à vous !
Salut, honneur à toi, dont l'hymen qui te lie,
Fait d'un nouvel éclat briller la Thessalie,
Alors qu'en ta faveur, et pour charmer tes jours,
Le souverain des Dieux renonce à ses amours.
A tes tendres désirs, bien loin d'être rebelle,
Des nymphes de Neptune aujourd'hui la plus belle,
Te reçoit dans ses bras. Ainsi donc ses aïeux
Dont la divinité rayonne à tous les yeux,
Ainsi, cet Océan dont la vaste puissance
Embrasse l'univers dans sa ceinture immense,
T'ont cru digne, ô Pélée ! ô bienheureux époux !
D'un don si précieux et d'un destin si doux.

Mais le temps a marché ; pour le bonheur extrême
Que te promet l'hymen voici l'instant suprême.
Oui, d'un peuple joyeux déjà les flots épais
Ont des jeunes époux inondé le palais ;
Ils apportent leurs dons, et la plus douce ivresse
Sur les fronts radieux fait briller l'âlégresse.

Scyros, Tempé, Cranon, Larisse, en même temps,
Sont devenus soudain veufs de leurs habitants.
Afin de célébrer la fête nuptiale,
Tout entière en ce jour la Grèce est à Pharsale.
Plus de culture aux champs ; de son joug délivré,
Aux douceurs du repos le taureau s'est livré ;
D'une herbe parasite et parfois délétère
Le râteau négligent ne purge plus la terre ;
Sur sa charrue, aussi, le laboureur penché,
Laisse dormir le soc près d'un sol desséché,
Et l'émondeur oisif, étendu sous l'ombrage,
A cessé d'élaguer les écarts du feuillage.

De l'argent et de l'or, cependant, les splendeurs
Ont du royal palais orné les profondeurs ;
L'ivoire le plus pur s'incruste sur les sièges ;
De l'opulence enfin tels sont les privilèges,
Que partout s'étalant, des vases précieux,
Des chefs-d'œuvre en tout genre éblouissent les yeux ;
Là, rendant en secret toute femme jalouse,
Est le lit somptueux de la nouvelle épouse.
Destiné par l'hymen aux plus divins trésors,
La dent de l'éléphant a fourni ses supports ;
Sur la pourpre de Tyr, formant ses draperies,
L'artiste a fait courir de larges broderies,
Offrant aux yeux charmés de leurs brillants effets
Des plus fameux héros les illustres hauts faits,
Et rendant, par là même, un éclatant hommage
Aux merveilleux exploits des guerriers d'un autre âge,
Ariadne y paraît, en proie à la douleur
Qu'un abandon cruel a fait naître en son cœur.
Trop malheureux amour d'une amante abusée,
Qui, loin d'elle a vu fuir le coupable Thésée.

Par l'ingrat délaissée aux rives de Naxos,
Elle a suivi de l'œil ses rapides vaisseaux.
Spectacle déchirant, terrible découverte !
Sans appui, sans secours, dans une île déserte,
La malheureuse doute et n'en croit pas ses yeux,
Tandis que sur la mer, dont il brise les lames,
Son infidèle amant fuit à force de rames,
Sans regrets, sans remords, oublieux des serments
Qu'il fit à sa victime et qu'emportent les vents.
Ariadne gémit ; mais, contre lui sans armes,
Mais, le cœur ulcéré, les yeux baignés de larmes,
Poussant de vains soupirs, et des cris, elle sent
Qu'en son corps affaibli s'est glacé tout son sang ;
Qu'elle n'est plus enfin, sous le poids qui la tue,
Qu'un marbre sans couleur, qu'une froide statue.
A ses cheveux touffus, plus de soyeux réseaux,
De tunique, de voile à ses contours si beaux ;
Pour elle plus de fleurs, d'écharpes, de ceintures,
A ses pieds sont tombés ces joyaux, ces parures
Qui, jadis, répondant à ses jeunes souhaits,
Ne sont plus maintenant que les tristes jouets
De la mer en courroux, et dont la violence
D'Ariadne, avec eux, emporte l'espérance.
Bien plus cher à son cœur que la pourpre, que l'or,
Thésée est son idole, oui, c'est Thésée encor
Qu'en son isolement appelle l'insensée,
Qui n'en peut détacher son âme et sa pensée.

— A quels regrets amers, à quels destins affreux,
Dit-elle, m'a réduite un amour malheureux !
Loin d'allumer pour moi les flambeaux d'hyménée,
Aux plus cruels tourments Vénus m'a condamnée !

— Quand Thésée, aspirant à de nouveaux exploits,
S'élança du Pirée au rivage crétois, .
Par une peste horrible Athènes ravagée,
Expiant chaque jour le meurtre d'Androgée,
Se vit contrainte alors, pour prix de son salut,
De payer chaque année un funeste tribut.
Désignés par un sort dictant des lois cruelles,
Les plus beaux jeunes gens, les filles les plus belles,
Livrés au Minotaure ardent à s'en nourrir,
Dans son repaire affreux n'entraient que pour mourir.
Témoin de ce tribut, fléau de sa patrie,
L'intrépide Thésée, au risque de sa vie,
Sous le glaive, par lui si vaillamment porté,
Jura d'anéantir le monstre détesté
A la rage duquel la malheureuse Athènes
Portait, en gémissant des victimes humaines.
Sur un léger navire il part, et le héros
Aborde avec audace au palais de Minos.
Bientôt il y paraît, et la jeune princesse
Contemple avidement ses traits pleins de noblesse.
Une chaste retraite exhalant des parfums,
Et voilant ses attraits à des yeux importuns,
L'avait vue, en secret, loin d'un monde vulgaire,
S'élever doucement sur le sein de sa mère.
Tel croît un jeune myrthe aux bords de l'Eurotas,
Et telle aussi la fleur fait briller ses appas,
Alors que le printemps, bannissant la froidure,
Aux jardins consolés vient rendre leur parure ;
Telle sur le jeune homme ardent et gracieux
La princesse attendrie a porté ses beaux yeux ;
Courant de veine en veine, une brûlante flamme
S'empare de ses sens, vient embraser son âme,
Et fait qu'en son délire elle attise le feu

Qui doit, pour son malheur, la consumer dans peu.

Combien, cruel amour, tu fais verser de larmes
Aux mortels insensés captivés par tes charmes !
Et toi, sa mère, et toi qui nous asservis tous
A ton joug à la fois si pesant et si doux,
O reine de Paphos, qui trop souvent est prompte
A nous faire expier le plaisir par la honte,
Dans quel abîme affreux, Vénus, vas-tu plonger
Le cœur que tu soumets à ce bel étranger !
Cette âme, qui naguère était paisible et pure,
Maintenant par la crainte est mise à la torture,
Et ne résiste plus à la fatale ardeur
Que tenterait en vain d'étouffer la pudeur.
Ariadne pâlit, et tremblante, inquiète,
Ne saurait s'affranchir d'une terreur secrète,
En pensant que Thésée ose affronter la mort,
Et que le ciel, trompant son téméraire essor,
Peut de son ennemi favoriser la rage
Et ravir au héros la palme du courage.
Elle court, s'inclinant devant les immortels,
De dons multipliés décorer leurs autels,
Mais, hélas ! vainement : à ses désirs contraire,
Le ciel, lui refusant le bonheur qu'elle espère,
Demeure inexorable, et n'exaucera pas
Les vœux qu'avec ferveur elle exprime tout bas.

Tel on voit l'ouragan, qui parfois se déchaîne,
Briser le pin altier, déraciner le chêne
Qui, tombant sur le sol, brisent les arbrisseaux
Dont, près d'eux, s'étendaient les modestes rameaux ;
Ainsi Thésée abat les cornes menaçantes
Du monstre dont il rend les forces impuissantes ;

Il l'attaque, il le tue, et, s'éloignant des lieux
Qu'ont souillé tant d'horreurs, le vainqueur glorieux
A promptement saisi le fil imperceptible,
Tutélaire secours, conducteur infailible
Grâce auquel il franchit les sentiers tortueux
Où pouvaient s'égarer ses pas aventureux.

Mais c'est assez permettre à ma pensée errante
De s'écarter ainsi du sujet que je chante.
Dirai-je que, joyeuse, en sa fatale erreur,
D'échapper aux baisers d'un père, d'une sœur,
Qu'impitoyable enfin pour la douleur amère
Que préparait sa fuite à l'amour de sa mère,
Ariadne, exaltée en son égarement,
Perdit tout souvenir pour suivre son amant.
Et qu'un vaisseau léger, fendant l'onde écumeuse,
Aux rives de Naxo porta la malheureuse ?

C'est dans ce lieu désert qu'à son triste sommeil
Succédera bientôt un plus triste réveil.
Par l'ingrat, dont l'amour lui promit l'hyménée,
Et qu'en vain elle appelle, elle est abandonnée.
Éperdue, irritée, elle fait, de son cœur,
En cris de désespoir, s'exhaler sa fureur ;
Elle cherche, elle court, dans l'ardeur qui l'anime,
Et des monts escarpés dont elle atteint la cime,
Ses regards prolongés, sa voix frappant les airs,
Interrogent en vain l'immensité des mers.
Descendue au rivage en butte à des tourmentes,
Elle en brave à pieds nus les vagues mugissantes.
C'est alors qu'à travers ses larmes, ses sanglots,
De son cœur ulcéré s'échappèrent ces mots :
— O perfide Thésée ! après m'avoir ravie

A mon père, à ma mère, à ma belle patrie,
Barbare, devais-tu, toi qui me fus si cher,
M'abandonner ainsi dans cet affreux désert ?
Envers moi criminel, au ciel faisant injure,
Après m'avoir séduite, infidèle et parjure,
Au pays dont par toi l'honneur est outragé,
Du poids de ton forfait tu retournes chargé.
D'un dessein à la foi si lâche, si coupable,
Rien n'a pu détourner ton âme impitoyable !
Est-ce en accomplissant cet horrible projet,
Que tu tiens le serment qu'autrefois tu m'as fait ?
Est-ce, en la délaissant seule, plaintive, errante,
Que tu devais combler l'espoir de ton amante ?
Celle à qui, promettant et ton cœur et ta main,
Ton amour présageait les splendeurs de l'hymen ?
Promesse mensongère, hélas ! trop écoutée
Et qu'avec mon espoir les vents ont emportée.
Apprenant mon malheur, quelle femme, à présent,
Pourra s'abandonner à la foi d'un amant,
Ne méprisera pas comme vaines, frivoles,
Et trompeuses surtout, les plus douces paroles ?
O mortels imposteurs que la vertu doit fuir !
Leur âme est-elle en proie à l'ardeur du désir,
Afin de posséder celles qui les écoutent,
Il n'est pas de serments, pas d'efforts qui leur coûtent,
Mais sont-ils parvenus à leur but criminel,
Le parjure, pour eux, n'est plus qu'un jeu cruel ;
Et, cependant, c'est moi dont la main généreuse
Sut lui faire éviter la mort la plus affreuse ;
Thésée, oui, c'est pour toi qu'impitoyable sœur,
Je livrai, sans pitié mon frère à ta fureur,
Au lieu de te laisser seul et sans espérance,
Mourir dans les détours d'un labyrinthe immense,

C'est moi qui te sauvai ; mais, hélas ! en ce jour,
Quel prix réservais-tu, cruel, à tant d'amour,
Si ce n'est de me voir, sur ces tristes rivages,
Exposée aux instincts des animaux sauvages,
Ou d'expirer ici sans qu'un devoir pieux,
M'honorant d'un tombeau, me dérobe à leurs yeux ?
Toi dont la barbarie aujourd'hui m'abandonne,
Thésée, es-tu donc né du sein d'une lionne ?
Es-tu sorti des flancs d'un des monstres hideux
Qui sont l'effroi des mers et font horreur aux cieux ?
Dans les gouffres profonds des Syrtes en furie,
Dans Scylla, dans Charybde, as-tu puisé la vie,
Toi par qui je me vois, sans appui, sans secours,
Récompensée ainsi d'avoir sauvé tes jours ?
Si, trompant mon espoir, la volonté d'un père
A nos projets d'hymen dut se montrer contraire,
Alors ne pouvais-tu, ne m'abandonnant pas,
Me faire, en ta patrie, accompagner tes pas ?
Loin d'exiger la foi que tu m'avais promise,
Alors, tu m'aurais vue, en esclave soumise,
Servir le maître au lieu de dominer l'époux,
Te prodiguer des soins aussi constants que doux,
Laver même tes pieds, et du parfum des roses,
Embaumer chaque jour la couche où tu reposes.
Mais, hélas ! que me sert, en ces tristes moments,
De fatiguer les airs par mes gémissements ?
En lamentations que sert de me confondre,
Quand on ne peut m'entendre, encor moins me répondre,
Alors que me livrant au sort le plus amer,
Le perfide s'éloigne, emporté par la mer ?
Il n'est, pour mon malheur, pas un seul être au monde
Accessible aux clameurs de ma douleur profonde,
Et le sinistre écho des rochers et des bois

Est le seul désormais qui réponde à ma voix.
Plût au ciel que jamais, sur l'élément liquide,
Vers nos bords, s'élançant, un nautonnier perfide,
Ne m'eût, en jetant l'ancre au rivage crétois,
Apporté le malheur et la honte à la fois ;
Plût au Dieux qu'à mes yeux un étranger barbare,
Qu'un pervers affectant la vertu la plus rare,
N'eût jamais abusé de ma crédulité,
Ni trahi les bienfaits de l'hospitalité !
Maintenant où fuirai-je ? En mon destin funeste,
Où diriger mes pas ? Quel refuge me reste ?
Redemander la Crète, et regagner ses monts ?
Mais de la vaste mer les abîmes profonds,
Ses flots tumultueux, son immense étendue,
Me disent que pour moi la patrie est perdue,
Qu'il faut à mon berceau renoncer pour toujours.
Oserai-je d'un père implorer le secours,
Moi qui de son palais, transfuge volontaire,
Suis un séducteur teint du sang de mon frère ?
Sur moi quand de Minos grondera le courroux,
Pourrai-je m'appuyer sur l'amour d'un époux ?
Non, car, en ce moment, par la rame frappée,
La mer entraîne au loin l'amant qui m'a trompée ;
Son onde, autour de moi, régna de toutes parts,
Ne m'offre aucune issue, et mes tristes regards
Chercheront vainement, quand viendra la tempête,
Le plus humble réduit pour abriter ma tête ;
Rien ne peut me soustraire à l'horreur de mon sort :
Partout l'isolement, le silence, la mort !
Mais avant qu'à mes yeux, ravissant la lumière,
Le trépas, pour toujours, ait fermé ma paupière,
Avant que dans mon sein, oppressé de douleur,
Ait à jamais cessé de palpiter mon cœur,

Faites, ô Dieux puissants ! pour venger mon injure,
Qu'un juste châtiment punisse le parjure
Qui, foulant à ses pieds un serment solennel,
Me livre, sans remords, au sort le plus cruel.
Je vous invoque aussi, terribles Euménides,
Sombres divinités, funestes aux perfides,
Vous dont les tristes fronts couronnés de serpents,
Resplendissent du feu de vos ressentiments ;
Vous que tout criminel n'aborde pas sans craintes,
Armez-vous de colère en écoutant mes plaintes,
Et ces cris que l'amour, les regrets, la fureur,
Font, en le torturant, s'échapper de mon cœur ;
Oui, faites, en ce jour, qu'en souffrances fertiles,
Mes imprécations ne restent pas stériles,
Et que, par vous, Thésée, ainsi que tous les siens,
Soient frappés de malheurs plus affreux que les miens.
— Ce n'est pas vainement qu'en son destin funeste,
Ariadne invoqua la justice céleste.
Jupiter fit un signe, et la terre trembla,
Soudain l'onde mugit, le ciel étincela ;
Thésée, enveloppé par un épais nuage,
Sembla de sa raison avoir perdu l'usage ;
Sa mémoire s'éteint, et, prodige inouï !
Les ordres paternels sont oubliés par lui.
Ses mâts ne portent pas le signe tutélaire
Annonçant son retour, et prouvant à son père
Qu'il a su, glorieux et fier de ses exploits,
Échapper, plein de vie, au rivage crétois.
Car on dit qu'au moment où voyant la carène
Qui devait emporter le héros loin d'Athènes,
Redoutant pour ses jours le plus affreux malheur,
Égée, en soupirant, le pressa sur son cœur.
— O mon fils, lui dit-il, toi, ma juste espérance,

Toi qui, seul, m'es plus cher qu'une longue existence,
Pourquoi faut-il, hélas ! privé de ton appui,
Qu'à de nouveaux dangers je t'expose aujourd'hui ?
Mais puisqu'un sort contraire et ton bouillant courage
Vont t'entraîner encor vers un lointain rivage,
Puisqu'enfin, ne pouvant suspendre ton essor,
Je ne t'ai retrouvé que pour te perdre encor,
A cette heure, ô Thésée ! où ma vue affaiblie
Peut encor savourer ta présence chérie,
Où le ciel me permet encor de t'écouter,
Je frémis en songeant que tu vas me quitter,
Peut-être pour toujours. A la douleur en proie
Alors que de mon cœur va s'exiler la joie,
Je ne saurais souffrir, ô mon fils, quand tu pars,
Qu'un brillant appareil offert à mes regards,
Par tes soins ordonné, prélude à ton voyage,
Et soit de ton succès le douteux témoignage ;
Alors qu'à t'emporter un navire est tout prêt,
Je ne veux, je ne puis qu'exhaler le regret
Qui va me faire au ciel, où monte ma prière,
Montrer mes cheveux blancs souillés par la poussière.
Avant donc qu'il s'éloigne, au mât de ton vaisseau,
Fais, en signe de deuil, flotter un noir drapeau ;
Mais que, si m'écoutant, Minerve, que j'implore,
Te permet de verser le sang du Minotaure ;
Que si ton dévouement, ton intrépidité,
Obtiennent les faveurs de sa divinité,
Que si, par elle enfin peut rayonner ta gloire,
Garde bien mes conseils au fond de ta mémoire,
Dans ton âme gravés, que mes derniers avis
Soient par toi, cher Thésée, exactement suivis,
Et quand, par un bienfait des volontés divines,
De l'Attique, à tes yeux, paraîtront les collines,

Enlève, sans tarder, la lugubre couleur
Qu'aux mâts de ton vaisseau suspendit ma douleur,
Et, rendant mes tourments et mes craintes frivoles,
Fais briller à mes yeux de blanches banderolles.
C'est alors, ô mon fils ! que te sachant vainqueur,
Je sentirai mon sein palpiter de bonheur,
Heureux de saluer, dans ma vive allégresse,
Le jour dont la splendeur te rend à ma tendresse
— De ces ordres auxquels il fallait obéir,
Le héros conserva longtemps le souvenir ;
Mais survint le moment où, semblable au nuage
Dont, assombri d'abord, l'horizon se dégage,
Le devoir filial fut, loin d'être rempli,
Dans l'esprit de Thésée emporté par l'oubli,
Et lorsque sur la mer, Egée, en ses alarmes,
Eut porté des regards qu'obscurcissaient les larmes,
Et vu flotter au loin le funeste signal
Qui semblait annoncer un résultat fatal,
Ne pouvant plus douter du trépas de Thésée,
Et par le désespoir, ayant l'âme brisée,
Du plus haut d'un rocher témoin de sa douleur,
Le malheureux vieillard se précipite, il meurt ;
Et c'est, le front baissé, que le héros célèbre
Rentre, le deuil au cœur, dans un palais funèbre.
Séducteur d'Ariadne, il se sent criminel,
Et puni par l'oubli de l'ordre paternel ;
Car il fut sans pitié lorsque l'infortunée
A laquelle il promit un heureux hyménée.
Le voyait, méprisant ses pleurs et ses sanglots,
Loin d'elle, pour jamais, s'élancer sur les flots,
Et que sur le perfide et sa lâche inconstance,
Ses clameurs appelaient la céleste vengeance.

De la tapisserie un des autres côtés
N'était ni moins brillant, ni moins riche en beautés:
On y voyait Bacchus dont la verte jeunesse
Demeure inaccessible aux traits de la vieillesse ;
Il te cherche Ariadne, il te trouve ; son cœur
Soudain s'est embrasé d'une amoureuse ardeur,
Et plus d'une beauté de toi devient jalouse,
Alors qu'avec bonheur il te prend pour épouse.
Dans un joyeux délire, en ces heureux moments,
Les compagnons du Dieu font retentir leurs chants ;
Courant de tous côtés, Satyres et Silènes,
Entonnent à l'envi leurs vives cantilènes,
Et des refrains auxquels un essaim enjoué
Répond, en ses transports, par des cris d'Évoé ;
Les uns, pour célébrer la plus belle des fêtes,
Bondissent sur le sol, en agitant leurs têtes ;
D'autres, non moins bruyants, ayant le thyrses en main,
De feuillage et de fleurs parsèment le chemin ;
Ceux-ci, pour honorer d'augustes fiançailles,
D'un taureau jeune encore arrachent les entrailles ;
Par un venin mortel, n'étant pas menacés,
Ceux-là ceignent leurs corps de serpents enlacés ;
Ici des jeunes gens aux formes athlétiques,
Portent devant le Dieu les corbeilles mystiques,
Et là l'orgie éclate en ne tolérant pas
Qu'un vulgaire profane ose y porter ses pas.
Puis on entend vibrer, à de courts intervalles,
Le tympan des tambours et l'airain des cymbales
Auxquels vient ajouter, par son effet puissant,
Du clairon phrygien le son retentissant.

Tels étaient les dessins, la splendeur sans égale
Dont on avait orné la couche nuptiale.

Des flots d'admirateurs, après avoir sur eux
Promené lentement leurs regards curieux,
Comprirent qu'ils devaient retourner en arrière,
Et laisser aux époux liberté tout entière.
Telle aux yeux des humains charmés de son retour,
L'aurore, à son lever, vient prédire un beau jour,
Le zéphyr matinal, lorsque la nuit s'efface,
D'un fleuve qui dormait vient rider la surface ;
Son haleine d'abord l'agite mollement,
Et n'en fait s'échapper qu'un doux gazouillement,
Mais s'élève bientôt le vent qui le tourmente,
Fait se grossir ses flots, précipite sa pente,
Et lui fait, en fuyant, par la mer attiré,
Réfléchir les couleurs dont il est empourpré ;
Telle se dispersant, satisfaite et docile,
La foule a déserté le royal pérystile.
Après elle apparaît le centaure Chiron,
Descendu des sommets de l'altier Pélion,
Il vient faire aux époux de champêtres offrandes ;
Sa main de mille fleurs a formé des guirlandes ;
Ce que les champs, les bois, les monts en ont donné,
Aux bords de plus d'un fleuve, il a tout moissonné,
N'épargnant même pas les roses que l'aurore,
Et qu'un souffle amoureux du matin font éclore ;
Bouquet dont le parfum, la fraîcheur et l'éclat,
Éblouissent les yeux et charment l'odorat.
Soudain Pénée accourt, de Tempé, qu'il déserte,
Oubliant la parure et si riche et si verte,
Délaissant ce vallon qui, flattant les regards,
Par d'épaisses forêts est ceint de toutes parts,
Et dont, en l'admirant, les filles de mémoire
Par leurs chants immortels ont consacré la gloire,
Pénée offre aux époux le hêtre, le laurier,

Et le vaste platane, et le haut peuplier,
Rappelant au regard, qui sur lui se repose,
Les sœurs de Phaéton et leur métamorphose.
Puis il apporte aussi le cyprès orgueilleux
Dont le sommet altier semble toucher les cieux.
De ces arbres divers la brillante verdure
Du palais, par ses soins, compose une ceinture
Qui, charmant les regards des spectateurs ravis,
A du royal séjour décoré le parvis.
Prométhée, à son tour, survient et le remplace ;
A peine sur son corps voit-on encor la trace
Du châtiment auquel il se vit condamné,
Lorsqu'aux flancs du Caucase un Dieu l'eut enchaîné.
Enfin pour couronner la splendeur d'une fête
Consacrée à l'hymen dont la pompe s'apprête,
Par les jeunes époux, invoqués, attendus,
Jupiter et Junon du ciel sont descendus ;
Du souverain des Dieux, la famille immortelle,
A sa suite arrivant, cède au vœu qui l'appelle.
Disons-le, toutefois, Apollon et sa sœur
N'ont pas de leur présence accordé la faveur,
Et dédaignant l'époux qu'elle a choisi pour maître,
Aux noces de Thétis n'ont pas voulu paraître.
Sur des sièges d'ivoire alors que tous les Dieux
Se furent attablés, on servit devant eux
Un splendide festin, et bientôt, à leurs marques,
A leur chant prophétique on reconnut les Parques.
De leur tête caduque un léger mouvement
Cadençait à la fois leur geste et leur accent ;
Une robe où Ciro, l'industrireuse fille,
Fit dessiner un chêne à son adroite aiguille ;
Un lourd et long tissu qui, par elle brodé,
Est d'un ruban de pourpre en tous les sens bordé,

Couvre les corps tremblants de ces vieilles déesses;
Puis on distingue en outre, au front des prophétesses,
Des bandeaux sous lesquels, de tous nœuds affranchis,
Sont de rares cheveux que le temps a blanchis.
Constamment au travail, on les voit, sans relâche,
Poursuivre de leurs mains l'interminable tâche.
L'une tient la quenouille, une autre le fuseau
Où la laine est filée et s'amasse en rouleau ;
Puis à leurs pieds aussi sont de vastes corbeilles
Où de blanches toisons alimentent leurs veilles,
Sans jamais s'épuiser. C'est alors qu'aux époux
Leur voix a présagé les destins les plus doux.
Ces promesses alors hautement exprimées,
Dans les siècles futurs se verront confirmées.
— Gloire de l'Emathie ! ô toi dont les vertus
Ont conquis les honneurs qui te sont dévolus,
Toi, plus illustre encor, par ta rare vaillance,
Que le fils dont les Dieux t'ont promis la naissance ;
Toi, comblé par le ciel des plus hautes faveurs,
Ecoute, en ce moment, l'oracle des trois sœurs,
Et vous tournez, fuseaux, dans les mains destinées
A filer des mortels les rapides journées.

A tes regards, bientôt, luira l'astre du soir,
Qui des heureux époux vient couronner l'espoir,
Qui, sensible à leurs vœux, à leurs désirs propice,
Permet à la pudeur un tendre sacrifice.
Oui, Vesper, annonçant la fin de ce beau jour,
Livra la jeune épouse à ton ardent amour.
Après les doux transports d'un cœur qui t'idolâtre,
Sous ton robuste cou, passant ses bras d'albâtre,
Tu pourras l'admirer, Pélée, à ton réveil,
Savourant sur ton sein les douceurs du sommeil.

Et vous tournez, fuseaux, dans les mains destinées
A filer des mortels les rapides journées.

Témoin de douces nuits que suivront d'heureux jours,
Jamais toit n'abrita de plus belles amours.
L'un del'autre charmé, si bien faits l'un pour l'autre,
O fortunés époux, quel bonheur est le vôtre !
Plus que vous, mieux que vous, jamais joyeux amants,
Sur l'autel de l'Hymen n'ont fait brûler l'encens.
Et vous tournez, fuseaux, dans les mains destinées
A filer des mortels les rapides journées.

De vous doit naître Achille ; à la crainte étranger,
Dédaignant la menace, affrontant le danger,
Digne fils d'un héros, d'une mère divine,
A l'ennemi toujours, opposant sa poitrine ;
Pas de jeux, de combats, dont, grâce à sa valeur,
Couronné par la gloire, il ne sorte vainqueur.
Dans cette longue guerre où la superbe Troie,
Du fier Agamemnon doit devenir la proie,
De l'indomptable Achille attestant les exploits,
Combien, mères en deuil, vous verra-t-on de fois
Déplorer les fureurs d'une arme meurtrière,
Montrer vos cheveux blancs souillés par la poussière,
Sur un sol où vos fils, hélas ! auront péri,
Et vous frapper un sein par la douleur flétri !
Et vous, fuseaux, tournez dans les mains destinées
A filer des mortels les rapides journées.

Tels on voit, dans les champs, les épis les plus beaux
Qu'a dorés le soleil, succomber sous la faux,
Tels, un jour, on verra, victimes de la guerre,
Les jeunes gens troyens étendus sur la terre,

De l'infâme Pâris, payer la trahison,
Et révéler des Grecs la sanglante moisson.
Et vous, fuseaux, tournez dans les mains destinées
A filer des mortels les rapides journées.

Le Scamandre, qui coule à travers les côteaux,
Et porte à l'Hellespont le tribut de ses eaux,
Témoin de la colère et des hauts faits d'Achille,
Se sentira troublé dans son cours si tranquille,
Et deviendra plus lent, plus étroit sous les morts
Dont les sanglants monceaux encombreront ses bords.
Et vous, fuseaux, tournez sous les mains destinées
A filer des mortels les rapides journées.

Tu périras aussi, sous un fer assassin,
O vierge dont Pyrrhus viendra percer le sein ;
D'Achille, en t'arrachant une innocente vie,
Il veut, fils trop cruel, que le trépas s'expie ;
Oui, lorsque pour les Grecs enfin seront venus
Les jours où tomberont les murs de Dardanus,
Il faudra, pour servir une implacable haine,
Que coule sur l'autel le sang de Polyxène ;
Et que de son beau corps les contours attrayants
Ne soient plus qu'une cendre abandonnée aux vents.
Et vous, fuseaux, tournez dans les mains destinées
A filer des mortels les rapides journées.

Mais, détournant vos yeux de ces tristes tableaux,
Unissez-vous, amants, par les nœuds les plus beaux,
Et que la jeune épouse, au lever de l'aurore,
Soit enfin tout entière à l'époux qui l'adore.
Demain, à ses regards, quand le soleil luira,
Afin de l'habiller sa nourrice viendra,

Mais sa nouvelle robe, admirable merveille,
Ne ressemblera pas à celle de la veille.
Jamais, belle Thétis, un désaccord fatal,
Ne pourra, se glissant dans ton lit nuptial,
Exercer sur ton cœur sa funeste influence,
Ni ravir à ta mère une juste espérance.

— C'est ainsi que jadis, et par des chants divins,
Les Parques, nous dit-on, s'adressant aux humains,
Annonçaient à Pélée et lui montraient d'avance
Ce que lui présageait une illustre alliance ;

Autrefois, en effet, quand, devant les autels,
La piété faisait s'incliner les mortels,
Les Dieux, auxquels leurs vœux savaient se faire entendre,
Du céleste séjour daignaient parfois descendre ;
Dans le cours de l'année, en ces jours solennels,
Où les peuples joyeux fêtaient les immortels,
Déployant aux regards sa majesté suprême,
Le souverain des cieux apparaissait lui-même,
Et venait, radieux de gloire et de grandeur,
De son temple divin augmenter la splendeur,
Assister à ces jeux où l'ardente jeunesse
Signalait à la fois sa force et son adresse.
Plus que jamais encor les Grecs sont convaincus
Que souvent leurs aïeux admirèrent Bacchus,
Dont, en le précédant, la thyade en délire,
Par ses gestes, ses chants, glorifiait l'empire.
C'est alors que, courant au-devant de son char,
Les heureux Delphiens s'offraient à son regard,
Et faisaient à l'envi, pour qu'il leur fût propice,
Fumer, sur ses autels, l'encens du sacrifice ;
Souvent on vit encor, au milieu des guerriers,

Dont les mains agitaient des glaives meurtriers
Mars et Pallas, planant sur le champ du carnage,
Exciter des soldats la valeur et la rage ;
Mais, lorsque dédaigneux des nobles actions,
Le crime eut corrompu le cœur des nations ;
Qu'il en eut exilé l'honneur et la justice,
Pour y substituer la fraude et l'avarice ;
Guidé par la fureur, lorsqu'un bras criminel
Eut enfoncé le fer dans le sein fraternel ;
Sur lui, lorsque du ciel attirant la colère,
Le fils ne pleura plus sur le tombeau d'un père ;
Dans un nouvel hymen, quand, cherchant le plaisir,
Le père eut désiré voir son enfant mourir ;
Lorsqu'on vit sur la terre un désordre funeste
Etaler sans pudeur l'adultère et l'inceste,
Le ciel nous fit sentir son trop juste courroux,
Et les Dieux, pour toujours, s'éloignèrent de nous.

22 novembre 1872,



LXV

A HORTALUS

Courbé sous la douleur dont l'excès me consume,
Je tenterais en vain de reprendre ma plume,
O mon cher Hortalus, et, malgré ses douceurs,
Je ne puis revenir au culte des Neuf-Sœurs.
Leurs inspirations, arrivant à mon âme,
Ne sauraient du génie y rallumer la flamme,
Car le jour est récent où du sombre Léthé
L'onde a glacé les pieds d'un frère regretté ;
Où le Rhétée enfin, sous de funestes sables,
Dérobe à mes regards des restes déplorables.
Je te rappelle en vain, mon frère, désormais
Je ne t'entendrai plus raconter tes hauts faits ;
Bien plus chère à mes yeux que ma propre existence,
J'ai perdu pour toujours ton aimable présence ;
Mais, sachant, dans mon cœur, survivre à ton trépas,
Ma tendresse, pour toi ne s'affaiblira pas,
Et j'irai, chaque jour, avant que je ne meure,
Honoré, par mes chants, ta dernière demeure,
Comme jadis Progné, dans l'épaisseur des bois,
En proie à ses remords, fit retentir sa voix,
Alors qu'elle pleurait, mère désespérée,
Du fils qu'elle immola, la mort prématurée.

Cependant, Hortalus, en mes chagrins amers,
Il m'est doux, aujourd'hui, de t'envoyer ces vers,

Ceux du fils de Battus m'ont servi de modèle.
Puissent-ils te prouver qu'à l'amitié fidèle,
Ma mémoire a gardé les frivoles accents
Livrés par ton esprit au caprice des vents.
Telle on voit d'un beau sein parfois tomber la pomme
Qu'à sa belle, en secret, a donnée un jeune homme ;
Étonnée en voyant d'où s'échappe ce fruit,
La mère questionne, et la fille rougit.

23 novembre 1872.



LXVI

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

Par de savants calculs et le secours des yeux,
Le mortel qui compta tous les flambeaux des cieux ;
Qui sut du firmameut, en dépit de ses voiles,
Annoncer le lever, le coucher des étoiles,
Nous révéler pourquoi le soleil s'obscurcit
Et brille de nouveau ; l'homme dont le récit
Remontant des effets à leurs causes secrètes,
A prédit le départ, le retour des planètes,
Affirmé que Diane, abjurant le repos,
Descendit par amour aux grottes de Latmos,
Conon jadis m'a vue, offerte en sacrifice,
Tomber, sous les ciseaux, du front de Bérénice,
Pour aller, sans retard, par la faveur des Dieux,
Astre éclatant des nuits, étinceler aux cieux,
Alors que le héros qui m'avait couronnée,
S'arrachait aux plaisirs d'un récent hyménée,
Et courait, tout couvert des baisers les plus doux,
Des fiers Assyriens affronter le courroux.

O Vénus ! est-il vrai qu'à l'épouse nouvelle
L'Hymen fasse entrevoir une épreuve cruelle ?
Que toujours sa pudeur doive s'effaroucher
Quand du lit nuptial il lui faut s'approcher ?
Ses parents inquiets, en entendant sa plainte,

Seraient alors, je crois, trompés par une feinte
Qu'on ne peut supposer quand Bérénice en pleurs,
Au départ d'un époux, montre tant de douleurs,
Et redoute, pour lui, les hasards d'une guerre,
Dangereuse toujours, et souvent meurtrière.

Bérénice, étant seule, oui, tes yeux ont pleuré
L'absence d'un époux et d'un frère adoré ;
Quels regrets douloureux pour un cœur, pour une âme
Dont le plus tendre amour alimentait la flamme !
A quelle inquiétude, ô Reine ! à quels tourments
N'étais-tu pas livrée en ces tristes moments ?
Et cependant, jadis, aux jours de ton jeune âge,
Je te vis déployer le plus mâle courage.
As-tu donc, oublié les merveilleux exploits
Qui t'ont fait parvenir jusqu'au trône des rois,
T'ont mérité l'hymen d'un monarque qui t'aime,
Dont la main sur ton front posa le diadème,
Alors qu'il proclamait, en te donnant sa foi,
Que tout héros devait s'incliner devant toi ?

On te vit joindre alors, pour prix de ta victoire,
Tout l'éclat du bonheur aux splendeurs de la gloire ;
Mais quand le sort, que nul ne saurait conjurer,
Vous atteignant tous deux, vint à vous séparer,
Quand d'un heureux hymen il vint rompre les charmes,
Tu te désespéras, oui, tu fondis en larmes,
Tant, hélas ! il est vrai que le Dieu des amants,
Fait à leurs voluptés succéder les tourments,
Et qu'un destin cruel, qui souvent est le nôtre,
Veut que l'une demeure où ne peut rester l'autre.
C'est alors qu'au milieu des taureaux égorgés,
Afin que d'un époux les jours soient protégés,

Et qu'il dicte des lois à l'Assyrie entière,
Tu fis monter au ciel ton ardente prière,
Et c'est, pour exaucer des vœux dont la ferveur
Obtint des immortels la divine faveur,
Qu'astre nouveau, je brille à la céleste voûte,
A la plaine azurée où je poursuis ma route.
O Reine ! ce n'est pas sans un regret profond,
Que, pour monter aux cieux, j'ai quitté ton beau front,
Quand je t'abandonnai, ma douleur fut extrême,
J'en jure par les Dieux et surtout par toi-même
Qui ne peux ignorer quels justes châtiments
La colère des Dieux réserve aux faux serments.
Mais au tranchant du fer, formidable puissance,
De la faiblesse, hélas ! vaine est la résistance ;
N'est-ce pas autrefois le fer qui défia
Et fit tomber ce mont que le fils de Thia
Sut franchir avec gloire alors que, dans leur zèle.
Les Mèdes s'élançaient sur une mer nouvelle,
Et qu'un peuple barbare, en traversant les flots,
Se frayait un passage à travers de l'Athos ?

Ah ! si de ce métal les forces invincibles
Ont creusé, renversé des rocs inaccessibles,
Si désormais le fer est le seul souverain
Et, maître sans rival, est un pouvoir sans frein,
Pour conjurer ses coups et braver ses colères,
Que pouvaient contre lui mes boucles si légères !
Maudit soit le premier dont le zèle infernal,
Des entrailles du sol tira l'affreux métal
Qui, soumis à la flamme et devenu limpide,
Se transforma bientôt en une arme homicide.
O tresses qui naguère encor, soir et matin,
Flottiez sur un beau front ! vous pleurez mon destin ;

Vous qui me chérissiez, compagnes de ma vie,
Qui maudissiez le sort quand je vous fus ravie,
Pour vous que de douleurs ! que de regrets amers,
Quand Zéphyre, à vos yeux m'emporta dans les airs,
Et que de la beauté, mon brillant apanage,
A la reine de Gnide, il courut faire hommage !
Zéphyritis voulut qu'élancé vers les lieux
Dont les attraits jadis avaient charmé ses yeux,
Son époux m'enlevât pour former la couronne
Qui, non loin d'Ariadne, au firmament rayonne.
Humide encor des pleurs que me coûtait l'Amour,
A peine avais-je atteint le céleste séjour,
Que Vénus m'ajoutait, pour dominer les nues,
Aux constellations depuis longtemps connues.
Entre la Vierge chaste et le cruel Lion,
Auprès de Calisto, fille de Lycaon,
Je guide à l'Occident la marche paresseuse
Du Bouvier qui se plonge en la mer écumeuse.
Mais vainement les Dieux, que je n'attendris pas,
Au retour de la nuit, me foulent sous leurs pas,
Mais vainement Thétis, quand brille la lumière,
Au sein de l'Océan m'absorbe tout entière,
Dût tonner contre moi plus d'un astre irrité,
Mes douloureux accents diront la vérité.
Oui, malgré Némésis, au ciel, comme à la terre ;
Je veux de mes tourments divulguer le mystère :
Si splendide que soit le sort dont je jouis,
Ces tourments sont, pour moi, devenus inouis ;
Oui, depuis qu'un tranchant en sa fatale adresse,
Me sépara du front de ma belle maîtresse,
Qui, vierge qu'elle était, n'a jamais d'un parfum
Afin de m'assouplir, fait l'inutile emprunt.
Puisque pour embaumer, compléter ma parure,

Suffisait son haleine et si douce et si pure.

Quand les flambeaux d'hymen allumés par l'amour,
Jeunes filles, pour vous, feront luire un beau jour,
Avant de tolérer les caresses ardentes
D'un jeune et tendre époux, vierges, soyez prudentes;
De l'albâtre d'un sein qui, se voilant aux yeux,
Est de votre pudeur le gage précieux,
Ne livrez les trésors à la plus douce ivresse,
Qu'après avoir au ciel tenu votre promesse;
Par des libations accompagnez vos vœux;
Les Immortels alors consacreront vos nœuds
Et sauront préserver d'une atteinte fatale
Et d'un contact impur la couche nuptiale
Où l'amour vous attend, mais où la volupté
Doit, même en ses transports, garder la chasteté.
N'oubliez pas surtout qu'une aride poussière
Boira l'encens impur de l'épouse adultère.
Donc, loin de moi les dons, objets de mes dédains,
Qui me seraient offerts par d'impudiques mains!
Mais vous que je protège, épouses vertueuses,
Au gré de mes désirs, soyez toujours heureuses,
Et qu'à jamais le ciel fasse en votre séjour
Régner, avec l'honneur, la concorde et l'amour.

O toi que je regrette ! ô toi, Reine si belle !
Lorsque levant les yeux vers la voûte éternelle,
Tu courras de Vénus, implorant les bienfaits,
Supplier son pouvoir d'exaucer tes souhaits,
A ton auguste front afin qu'elle me rende,
Ne borne pas tes vœux, mais que plus d'une offrande
Par tes mains apportée, enrichisse un autel
Qui jamais n'est rougi par un couteau cruel.

Ah ! pourquoi des combats, conjurant les désastres,
Suis-je exilée au ciel, et mise au rang des astres !
Que ne puis-je, bravant une funeste loi,
Redescendre, ô ma Reine ! et revenir à toi,
Dût, un jour, le Verseau voir, grâce à mon absence,
Entre Orion et lui s'amoindrir la distance.

30 novembre 1872.



LXVII

A LA PORTE D'UNE FEMME GALANTE

CATULLE.

Porte favorable à l'époux,
Et qui ne l'es pas moins au père,
Salut ! Pour toi clément et doux,
Loin que sa colère te brise
En dirigeant sur toi ses coups,
Que Jupiter te favorise !
Toi qui servis honnêtement
Le vieux Balbus, ton ancien maître,
Qui dans la tombe est maintenant,
Réponds-moi ; d'où vient qu'à présent
Aux regards de plus d'un amant,
Qui sur ton seuil ose apparaître,
T'ouvres-tu si facilement ?
De la pudeur qui t'abandonne,
Tu méconnaissais ainsi la loi ;
Quel motif fit donc naître en toi
Ce changement dont je m'étonne ?

LA PORTE.

N'en déplaise à Cécilius,
Que parmi nous chacun révère,
Et qui, depuis défunt Balbus,
Est mon nouveau propriétaire,
En moi, croyez-le fermement,

Ne s'est produit nul changement.
C'est en vain que la calomnie
M'impute une foule de torts,
De crimes même, je les nie,
Et méprisant tous les efforts
Que, pour me dénigrer l'on tente,
Libre de crainte et de remords,
Je suis tout-à-fait innocente.
Mais le vulgaire est si niais,
Et l'erreur tellement l'emporte,
Que de tout genre de méfaits
On le voit accuser la Porte.
Voudrais-je me justifier?...
Contre moi le peuple s'irrite,
Et soudain je l'entends crier :
Porte coupable, soit maudite !

CATULLE.

Alors qu'il s'agit d'esquiver
Un reproche, en vain, à voix haute,
On dirait : — Ce n'est pas ma faute.
— Aux yeux de tous il faut prouver,
D'une manière incontestable,
Que des méfaits articulés
Et contre vous accumulés,
Vous n'êtes nullement coupable.

LA PORTE.

Des preuves ! mais puis-je en fournir,
Quand la malignité si grande
Qui sur moi vient s'appesantir,
Fait, ce dont j'ai lieu de gémir,

Que personne ne m'en demande;
Tant il est vrai, lorsqu'à la ronde
S'exerce la méchanceté,
Que nul n'a souci, dans ce monde,
De connaître la vérité.

CATULLE.

A mes yeux je veux qu'elle brille ;
Parlez donc sans plus hésiter.

LA PORTE.

Sachez donc que la jeune fille
Qui dans ce lieu vint habiter,
Et que l'on supposait encore
Etrangère à la volupté,
Avait perdu ce dont s'honore
Avec raison la chasteté,
La fleur d'une virginité,
Dont inhabile aux sacrifices,
Aux ébats si tendres, si doux
Que l'Hymen attend des époux,
Son mari n'eut pas les prémices.
Est-ce tout ? hélas ! vraiment non ;
Ce fut son père qui, dit-on,
D'un inceste, offrant le scandale,
Souilla la couche nuptiale,
Soit qu'au gré d'un désir brûlant
Il poussa jusqu'au bout l'audace,
Soit que d'un fils trop indolent
Il crut devoir prendre la place,
Et lui procurer un appui,
Une assistance sans égale,

En faisant tomber mieux que lui
Une ceinture virginale.

CATULLE.

Obtenir un si doux succès,
Faire une conquête si belle,
Font vraiment admirer l'excès
De la tendresse paternelle.
Se sacrifier pour un fils
Et lui témoigner tant de zèle,
Pour ma part, jamais je ne vis
Père d'un si parfait modèle.

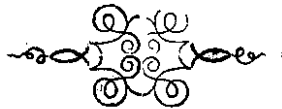
LA PORTE.

Vous ne savez pas tout encor,
Et j'en dirais bien davantage
Si je ne limitais l'essor
Qu'a pris ici mon bavardage.
Mais interrogez Brescia
Que baigne l'onde du Mélé,
Et qui de sa hauteur domine
L'attrayante et verte colline
S'élevant près de Cynéa :
Consultez cette cité là
Qui de Vérone sa voisine
Tire son antique origine,
Bientôt elle vous répondra
Que dans ses murs on parle encore
De plus d'un fait qui déshonore
Et stigmatise la beauté
Qui, dans son impudicité,
Porta, sans honte, sans mystère,

Les feux d'un amour adultère,
Du jeune et beau Posthumius
A l'opulent Cornélius.
Mais on m'objectera peut-être
Que, Porte, je ne puis connaître
Tout ce qu'au sein d'une maison
On dit et fait, par la raison
Que n'étant jamais déplacée,
Au seuil incessamment fixée,
Mon rôle unique est de m'ouvrir
A qui veut entrer ou sortir ;
D'accord : je demeure immobile
Mais n'en reste pas moins habile
A surprendre tous les secrets
Qu'en les prenant pour confidentes,
Ma maîtresse, dans ses caquets,
Parfois confie à des servantes
A qui, parlant à demi-voix,
Elle raconte ses exploits,
Nommant les heureux dont la belle
Excite les vives ardeurs,
Et qui, tour à tour, sont chez elle
Afin d'obtenir ses faveurs.
Me supposant sourde et muette,
La coquette se trompe fort,
Car, très-attentive, je guette
L'amant qui vient, celui qui sort.
Il en est, à ma connaissance,
Plus d'un qui peut être indiqué,
Mais je me tais, car la prudence
Me fait craindre la violence
De ce grand et sot efflanqué
Que la justice a fait connaître,

En dépit de son air hautain,
Pour n'être, le fait est certain,
De la mère qui le fit naître,
Que le produit adultérin

8 décembre 1872



LXVIII

A MANLIUS

J'apprends, par un billet que tu m'as envoyé,
Le malheur sous lequel tu restes foudroyé.
Cet écrit, pour mes yeux, aurait eu bien des charme
Si la douleur, sur lui, n'eût fait couler tes larmes.
Des ondes en furie, infortuné jouet,
En butte à leur courroux, tu formes un souhait :
Celui de voir ma main se montrer toujours prête
A te porter secours au sein de la tempête,
Et, pour toi, se livrant à de nouveaux combats,
T'arracher, s'il se peut, aux portes du trépas.
Vénus a, me dis-tu, de ton lit solitaire,
Exilé les bienfaits d'un sommeil salulaire
Au point que, lu par toi, pour abrégér tes nuits,
Nul chef-d'œuvre ne peut dissiper tes ennuis.
S'il m'est doux de te voir, en ta mélancolie,
Invoquer en ce jour, l'amitié qui nous lie,
Et de solliciter la consolation
Dont la source est pour toi dans mon affection,
Il m'est pénible, ami, de m'exposer au blâme
Qui pourrait, de ta part, s'adresser à mon âme.
Bien loin de supposer qu'infidèle au devoir
Sur lequel, à bon droit, se fonde ton espoir,
Apprends que le destin, dans sa rigueur extrême,
Au plus cruel chagrin m'a condamné moi-même,

Ainsi donc, cher ami, ne me demande pas
Les chants que font surgir les heureux d'ici-bas.

Au temps où décoré de la robe virile,
J'éprouvais les désirs d'une ardeur juvénile ;
De mon joyeux printemps quand la brillante fleur
Joignait à tous les yeux la grâce et la vigueur,
De mes nombreux amis, d'une folle jeunesse,
Je partageai souvent les plaisirs et l'ivresse.
La reine de Paphos qui fait suivre souvent
Le transport le plus doux du plus cruel tourment,
Grâce à ces passions qu'aux humains elle inspire,
Me fit, plus d'une fois, connaître son empire ;
Mais d'un frère chéri que la mort a frappé,
Mon triste souvenir constamment occupé,
Mes regrets douloureux évoquant son image,
Ont fait s'éteindre en moi tous les goûts du bel âge.
Malheureux que je suis ! mes vœux sont superflus !
Frère que j'aimais tant, je ne t'entendrai plus ;
Une tombe funeste, en te rendant sa proie,
Alors qu'elle t'emporte, emporte aussi ma joie,
Réduite par le sort à ne plus te revoir,
Notre famille entière a perdu tout espoir,
Et ces félicités, cette vive tendresse,
Que ta douce présence alimentait sans cesse,
Subissant du Destin l'inexorable loi,
Alors que tu n'es plus, sont mortes avec toi.

Je vois, par ton billet, que ton esprit s'étonne
De me voir si longtemps séjourner à Vérone ;
Il est vraiment honteux, me dis-tu, d'habiter
Ce lieu qu'un galant homme a grand soin d'éviter,
Alors qu'on ne saurait, sur une couche dure,

Y réchauffer son corps quand sévit la froidure.
A ce sujet, ami, je pourrais t'affirmer
Que je suis beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer.
Daigne donc, en ce jour, excuser un silence.
Qu'expliquent amplement mon deuil et ma souffrance,
Une douleur enfin qui m'opprime à ce point,
Qu'elle glace ma muse, et ne lui permet point
De t'offrir le tribut dont son faible mérite,
Envers toi, d'ordinaire, avec bonheur s'acquitte.
Puis, ici, sous mes mains, il n'existe que peu
Des frivoles écrits dont je me fais un jeu.
Si je suis, par hasard, dans Vérone à cette heure,
Rome est mon vrai pays, c'est là que je demeure,
Là que sont, pour toujours, les Dieux de mon foyer,
Là que mon temps s'écoule à peu près tout entier.
De mes récents travaux en prose, en poésie,
Je ne possède ici qu'une faible partie.
Telle est la vérité ; garde-toi donc, mon cher,
D'une injuste rancune, ou d'un reproche amer.
Tu ne peux ignorer qu'en toute circonstance,
Je n'ai jamais, pour toi, manqué de complaisance ;
Que ne m'est-il donné de souscrire à tes vœux,
Je les comblerais tous, j'en atteste les Dieux !

O Muses, cependant, ma voix ne saurait taire,
Ne sauraient s'effacer, dans l'ombre du mystère,
Les services rendus, les bienfaits si nombreux
Qu'impose à ma mémoire un mortel généreux,
Témoignages touchants d'une amitié sincère
Que ton cœur, Manlius, a su me rendre chère,
Et qui, loin de périr, de plus en plus vivants,
Consacrés par mes vers, sauront vaincre les ans.
Lorsqu'au ciel Manlius aura donné son âme,

Arachné ne viendra jamais ourdir sa trame
Sur l'œuvre destinée aux siècles à venir
Où j'aurai d'un ami gravé le souvenir.
Car vous n'ignorez pas, Muses, de quelle flamme
Vénus, pour mon tourment, vint embraser mon âme
Alors que sans pitié, me torturant le cœur,
Son ascendant sur moi déploya sa fureur ;
Alors du mont Etna la lave incandescente
Ne pouvait s'égalér à mon ardeur brûlante,
Alors mes tristes yeux, flétris par les douleurs,
Et privés de sommeil, étaient baignés de pleurs,

Tel que du haut d'un mont, sur une plaine aride,
Pour la désaltérer survient une eau limpide,
Salutaire élément dont la douce fraîcheur
Soulage et raffermir le corps du voyageur ;
Tel que sur l'Océan, le sauvant du naufrage,
Un bon vent fait surgir une barque au rivage
Où le navigateur, qu'ont menacé les eaux,
Rend grâce à la faveur des célestes gémeaux,
Tel, voyant et plaignant mon destin déplorable,
Manlius me tendit une main secourable
A laquelle je dois, avec ma liberté,
L'asile où désormais je me trouve abrité,
Ce toit, discret témoin de l'amoureuse ivresse
Où me plonge une épouse, objet de ma tendresse,
Ce séjour dont le seuil a pour moi tant d'appas,
Quand vient y résonner le doux bruit de ses pas.

C'est ainsi, nous dit-on, qu'au gré de son envie,
Près de Protésilas, parvint Léodamie ;
Mais ayant négligé d'offrir aux immortels
Les présents que tous deux devaient à leurs autels,

Ils comprirent, trop tard, que cet oubli funeste
Ferait peser sur eux l'anathème céleste.

Que Némésis me garde, en tous temps, en tous lieux,
De ne rien accomplir sans implorer les Dieux.
Léodamie apprit que de saints sacrifices
Peuvent seuls, ici-bas, nous les rendre propices,
Et ne le sut que trop, alors que leur courroux,
Au mépris de ses pleurs, lui ravit son époux
Avant que de l'amour qui faisait leur délice,
Les transports soient calmés et l'ardeur s'assouvisse;
Avant qu'elle ait prévu le veuvage cruel
Auquel la condamnaient les vengeances du ciel.
Oui, les Parques savaient, lorsqu'il partit pour Troie,
Que de Protésilas la mort ferait sa proie ;
Qu'il devait succomber devant cet Ilion,
Cité prédestinée à la destruction
Depuis qu'avec fureur la Grèce tout entière
Du crime de Pâris la rendait solidaire,
Et jurait de punir, dans la flamme et le sang,
De la reine d'Argos l'infâme enlèvement.
O ville de Priam que le sort a choisie
Pour plonger dans le deuil et l'Europe et l'Asie !
Toi dont le sol funèbre est couvert des tombeaux
D'hommes qu'ont illustrés les exploits les plus beaux ;
Terre où dort à jamais, pour ma douleur amère,
Le corps inanimé de mon malheureux frère,
C'est ton sein détesté, c'est ton sol odieux
Qui ravit pour jamais la lumière à ses yeux !
O Frère ! ton trépas, juste objet de souffrance,
De tes tristes parents a brisé l'espérance ;
Dans la nuit de la tombe, avec toi descendu,
Pour ne plus revenir, leur bonheur est perdu

Nous ne pouvons pas même, au gré de la nature,
Des pleurs que nous versons baigner ta sépulture,
Alors que le cercueil où l'on dut te plonger,
Échappe à nos regards sous un ciel étranger !
Dans les champs phrygiens, et bien loin de la cendre
Des aïeux dont le ciel jadis te fit descendre.
De la Grèce, dit-on, tous les jeunes guerriers,
Pour détruire Ilion, quittèrent leurs foyers ;
D'Hélène et de Pâris, leurs phalanges altières,
Jurant d'anéantir leurs plaisirs adultères,
Par un affreux carnage en suspendit le cours,
Et noya dans le sang leurs coupables amours.

Tu perdis, en ce temps, belle Léodamie,
Un époux, à ton cœur, bien plus cher que la vie,
Époux qui t'inspirait l'incomparable amour
Qui du sien obtenait le plus tendre retour.
Plus profond fut l'abîme où tu fus entraînée,
Que le gouffre jadis ouvert près du Pénée,
Alors que, subissant de tyranniques lois,
Hercule, jeune encor, signalant ses exploits,
Creusait une montagne où des eaux du Stymphe
Devait s'anéantir l'influence fatale,
Et que du lac fangeux par lui désinfecté,
Les monstres tombaient tous sous son arc redouté.
L'Olympe, en admirant ses travaux héroïques,
Ouvrit au nouveau Dieu les célestes portiques,
Et c'est alors qu'Hébé, malgré sa chasteté,
Abrégea les langueurs de sa virginité.

A l'Amour, dont tu fus l'orgueilleuse ennemie,
Il te fallut céder aussi, Léodamie ;
Oui, de ta résistance il se rendit vainqueur ;

Son pouvoir indomptable, en pénétrant ton cœur,
Égala, surpassa, trop malheureuse veuve,
La force dont Alcide avait donné la preuve.
Ah ! quand, pour toi, l'hymen allumant ses flambeaux,
D'avance, à tes regards, montrait des jours si beaux ;
Quand l'avenir enfin te semblait si prospère,
Plus grand fut ton bonheur que celui du vieux père
Qui, lorsque de ses jours s'approche le dernier,
Voit naître de sa fille un tardif héritier,
Enfant dont son regard savoure le sourire,
Et qu'en son testament il s'empresse d'inscrire
Afin, le jour venu, qu'il possède les biens
Par ses aïeux transmis, qui, devenant les siens,
Tromperont l'espérance et les désirs cupides
Des vils collatéraux qui s'en montraient avides,
Véritables vautours dont la voracité
Se plaint effrontément d'une longévité
Qui retarde, pour eux, la méprisable joie
Avec laquelle enfin ils saisiraient leur proie.

Léodamie, oh ! oui, plus vive était l'ardeur
Qui pour Protésilas sut embraser ton cœur ;
Oui, sans doute, elle était plus brûlante que celle
Que, pour son tourtereau, ressent la tourterelle,
Quand s'unissant à lui par un étroit lien,
Son bec, avec bonheur, vient s'attacher au sien.
Non moins tendre pour moi fut jadis une amie
Qui, sensible à mes vœux, illumina ma vie,
Et me fit délirer, quand, partageant mes feux,
Elle vint se jeter dans mes bras amoureux.
En voyant mes transports, en l'admirant si belle,
Les amours se jouaient, voltigeaient autour d'elle ;
Peut-être arriva-t-il que, manquant à sa foi,

Elle eut pour ses plaisirs d'autres amants que moi,
Mais je lui dus, ami, de si profonds délices,
Que, sans trop de regrets, j'excusai ses caprices,
Abjurant ce travers qui, maussade et commun,
Transforme un amoureux en jaloux importun.
La divine Junon, la reine des Déesses,
De son royal époux toléra les faiblesses,
Et loin que ses esprits en fussent irrités,
Lui pardonna souvent ses infidélités.
Mais sans nous comparer, dans nos sphères modestes,
Aux divins habitants des demeures célestes,
Gardons-nous d'imiter l'excessive rigueur
Et le ton courroucé d'un vieux père grondeur.
Ce ne fût pas d'ailleurs une main paternelle
Qui, chez moi, conduisit cette adorable belle,
Et lui fit savourer, pour troubler sa raison,
Les parfums dont j'avais embaumé ma maison ;
Dans l'ombre de la nuit, loin d'un regard farouche,
Elle-même, en secret, s'échappa de sa couche,
Et vint me prodiguer les trésors d'un amour,
Source de voluptés, qui dura jusqu'au jour.
Ce ne fut point assez de ces moments d'ivresse,
Dont, loin de s'affaiblir s'exaltait ma tendresse,
Et qui, dans ma mémoire, à jamais conservés,
Jusqu'à mon dernier souffle y resteront gravés.

Accepte, cher ami, de ma muse légère,
Ce tribut ; c'est, pour toi, tout ce qu'elle a pu faire.
En lui, j'en ai l'espoir, tu verras, cependant,
La vive expression d'un cœur reconnaissant.
Ami, puissent mes vers, en traversant les âges,
Des siècles, à ton nom, épargner les outrages ;
Que chaque jour le dise au jour qui le suivra,

Que chaque an le répète à l'an qui surviendra,
Et qu'ils soient embellis des faveurs précieuses
Que dispensés les Dieux aux âmes vertueuses.
Puissent les tiens et toi vivre toujours heureux
Sous ce toit qui jadis vit nos ébats joyeux,
Asile où par l'effet d'une douce influence,
Dans ton cœur et le mien l'amitié prit naissance ;
Séjour délicieux où, grâce à tes bontés,
Brilla le premier jour de mes félicités,
Et surtout, Manlius, cette douce lumière,
Rayonnant à mes yeux, à mon âme si chère,
Et qui me fait, ami, tu n'en saurais douter,
Sentir, plus que jamais, le bonheur d'exister.

29 décembre 1872.



LXIX

CONTRE RUFUS

Cesse de t'étonner, Rufus,
Si, loin de captiver les belles,
Tu te vois condamné par elles
A n'éprouver que des refus ;
Si tu n'en peux charmer aucune,
Ni triompher d'un froid mépris
Par la splendeur de ta fortune,
Par quelque bijou de haut prix,
Ou quelque riche draperie
Taillée en ces brillants tissus
Qui, flattant la coquetterie,
Sont, par ses mains, très-bien reçus,
Pourquoi subis-tu cette honte ?
C'est, mon cher, qu'il court sur ton compte,
Certain bruit qui te fait grand tort ;
Oui, tout le monde ici raconte
Qu'à l'égal d'un bouc tu sens fort.
Or, cette exhalaison funeste,
Blessant le sensible odorât
D'un sexe faible et délicat,
Fait qu'il te craint comme la peste.
Cela se conçoit aisément,
Et tu le comprendras sans peine,
Car le bouc, très-certainement,

Est une bête fort vilaine.
Aujourd'hui plutôt que demain
Des miasmes qu'on te reproche
Sache te délivrer enfin,
Sinon le sexe féminin
Fuirà toujours à ton approche.

9 janvier 1873.



LXX

DE L'INCONSTANCE DES FEMMES EN AMOUR

La belle qui reçut ma foi
Jura de me rester fidèle
Et, de constance, vrai modèle,
De ne chérir jamais que moi.
— Des Dieux le souverain suprême,
En proie aux plus vives ardeurs,
Vainement prétendrait lui-même
A la moindre de mes faveurs.
— Ainsi parlait celle que j'aime ;
Mais, hélas ! ce tendre serment,
Cette aimable et douce parole
De toute femme est trop souvent
Semblable au duvet qui s'envole
Sur l'aile légère du vent ;
Ou pareille à l'eau fugitive
Qui se plaît à toujours courir,
Et que vainement à la rive
Nos regards voudraient retenir.

10 janvier 1873.



LXXI

A VIRRON

Pour son malheur et son ennui,
Si jamais homme fut victime
De l'odeur qu'il porte avec lui,
Et si, goutteux et cacochyme,
Il est en proie à plus d'un mal,
Objet de plainte et de tristesse,
Assurément c'est ce rival,
C'est ce Virron, qui, par adresse,
Te remplaça chez ta maîtresse.
Son destin, d'ailleurs, est fatal,
Car, chose vraiment admirable !
C'est à toi qu'il est redevable
De la cruelle infirmité
Qui te venge de la conquête
De ce concurrent détesté ;
Oui, lorsqu'il est en tête à tête
Avec l'infidèle beauté
Qui, pour lui, soudain t'a quitté,
Et que de près elle l'écoute,
Il l'infecte par des ardeurs
Qui, des attaques de sa goutte,
Redoublent pour lui les douleurs.

11 janvier 1873.

LXXII

A L E S B I E

Au gré de mon âme ravie,
Et de mes plus tendres ardeurs,
Tu me disais, belle Lesbie,
Que, seul, j'avais eu tes faveurs ;
Que mes baisers et mes caresses
A ton cœur me rendaient plus cher
Qu'à ses innombrables maîtresses
Put jamais l'être Jupiter.
Je t'aimais alors, et ma flamme
N'était pas celle d'un amour
Éphémère et qui, dans une âme,
S'allume et meurt le même jour ;
Oh non ! c'était cette tendresse
Et ces sentiments inspirés
Au cœur d'un père qui, sans cesse,
Veille sur ses fils adorés.
Maintenant, j'ai su te connaître,
Et si, bien malgré moi, peut-être,
De toi je suis encore épris,
A mes yeux, je dois te le dire,
Tout en conservant leur empire,
Tes charmes ont perdu leur prix.

— Pourquoi, diras-tu, ce langage?
— Ah ! c'est que l'infidélité
N'a pu mettre un terme au servage
Qui n'a su que trop me charmer,
Car, je puis t'aimer davantage,
Mais ne saurais plus t'estimer.

12 janvier 1873.



LXXIII

CONTRE UN INGRAT

Faire le bien est le soin qui t'occupe,
Mais si je dois te parler franchement,
Agir ainsi c'est vouloir être dupe,
Car il n'est pas de cœur reconnaissant ;
L'ingratitude en tous lieux est de mode,
Oui, les bienfaits, dont nul ne se souvient,
Sont méconnus, ou ne deviennent rien
Que des fardeaux dont le poids incommode,
Et qui de haine est parfois l'aliment.
J'en puis parler ici pertinemment,
Puisqu'il est vrai qu'au sein de la phalange
Dont chaque rang me traite en ennemi,
Est un mortel, voyez comme tout change !
Qui se disait mon plus fidèle ami !

13 janvier 1873.



LXXIV

CONTRE GELLIUS

Gellius, par le monde, avait entendu dire
Que de faits, de propos par trop licencieux,
Lorsqu'il les connaissait, son oncle, loin d'en rire,
Les blâmait hautement et s'indignait contre eux ;
Or, que fit le jeune homme ? Afin de se soustraire
Aux ennuis résultant d'un reproche sévère,
Il courtisa sa tante : ingénieux moyen
Grâce auquel maintenant l'oncle ne dit plus rien ;
Craignant qu'à son égard un scandale n'éclate,
Il a réduit son rôle à celui d'Harpocrate,
Si bien, que Gellius, heureux triomphateur,
Pour vaincre la censure a vaincu le censeur.

16 janvier 1873.



LXXV

A L E S B I E

Jamais femme ne fut plus tendrement aimée
Que tu l'étais par moi ;
Mieux que la mienne aussi jamais âme charmée
Ne sut garder sa foi.
Toi qui me fis porter une si douce chaîne,
Toi qui m'avais séduit,
Ah ! vois le désespoir, ô maîtresse inhumaine !
Auquel tu m'as réduit.
De ta part, cet excès de douleur, de souffrance,
L'avais-je mérité ?
Et devais-tu garder si triste récompense
A ma fidélité ?
Reparaissant au rang des femmes les plus pures,
Devrais-je t'estimer ?
Oh non ! mais je né puis, maudissant tes souillures ,
M'empêcher de t'aimer.

16 janvier 1873.



LXXVI

A LUI-MÊME

Si du bien qu'il a fait, gardant le souvenir,
L'honnête homme au passé redemande un plaisir ;
Des mortels et des Dieux, sans craindre l'anathème,
S'il peut faire avec calme un retour sur lui-même ;
S'il a su, respectant les serments qu'il a faits,
Du sentier de l'honneur ne s'écarter jamais ;
Si, ne recourant point à des ruses coupables,
Sa parole jamais n'a trompé ses semblables ;
O, pour toi, quel bonheur, alors qu'exempt d'affront,
Catulle, la vieillesse aura courbé ton front !
Pour acquérir des droits à la reconnaissance,
Tout ce que peut au cœur dicter la bienveillance,
Je l'ai dit, je l'ai fait, mais, hélas ! vainement,
Car je ne fus payé du plus pur dévouement
Que par le froid mépris, l'inconstance cruelle,
Les caprices honteux d'une amante infidèle.
Mais, Catulle, à quoi bon prolonger tes douleurs ?
Que servent désormais tes soupirs et tes pleurs ?
Courage !... Oui, quand des Dieux la puissance suprême
Réprouve ton amour, condamne-le toi-même.
Le vaincre est, j'en conviens, difficile à ton cœur,
D'autant plus, que longtemps il goûta sa douceur,
N'importe, endurec-toi ; je sens trop qu'il t'en coûte,
Mais à te délivrer tu parviendras sans doute.

En un mot, faible ou fort, il faut marcher au but
Qui seul peut désormais assurer ton salut,
L'atteindre vaillamment et savourer la gloire
D'avoir pu, sur toi-même, emporter la victoire.
Et vous, grands Dieux auxquels nous portons nos tributs,
Dont la pitié céleste est un des attributs,
Du malheureux qui touche à son heure dernière,
Si vous n'avez jamais repoussé la prière,
Voyez mon infortune, oui, daignez m'affranchir
Du mal invétéré dont je me sens mourir,
Et me trouvant sans tache, épargnez-moi les peines
Qui, comme un froid poison, circulent dans mes veines;
Indicibles tourments qui, de mon triste cœur,
Ont troublé le repos et banni le bonheur.
Je ne demande pas que l'indigne maîtresse
Dont j'ai perdu l'amour réponde à ma tendresse,
Que rougissant enfin de son ignoble erreur
Elle revienne un jour aux lois de la pudeur;
Ce serait, de sa part, espérer l'impossible.
Mais si le juste ciel à mes vœux est sensible
Qu'il éteigne en mon âme un amour insensé,
Et je serai, par lui, plus que récompensé.

19 janvier 1873.



LXXVII

A RUFUS

D'une tendre amitié suivant la douce loi,
Rufus, c'est donc en vain que je croyais en toi !
Mon âme, subissant une atteinte mortelle,
A, de la fausseté, fait l'épreuve cruelle.
Comment, peu soucieux de causer ma douleur,
As-tu pu te résoudre à déchirer mon cœur,
Alors que ton astuce et ta fatale adresse
M'ont ravi sans pitié l'objet de ma tendresse,
Ont fait que du lien qui longtemps nous unit,
Le charme, par ton crime, est à jamais détruit ?

20 janvier 1873.

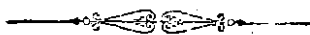


LXXVIII

SUR GALLUS

Gallus a deux frères dont l'un
Possède une femme charmante,
L'autre un fils que partout on vante
Pour son agrément peu commun,
Et que Gallus trouve opportun
De faire adorer par sa tante.
Or, en allumant pareil feu,
Gallus lui-même, ayant pris femme,
Pourra se brûler à la flamme
Qu'il a fait naître en son neveu,
Car, tourné contre sa personne,
Le jeune homme, expert en amour,
A Gallus pourra faire, un jour,
Payer cher les leçons qu'il donne.

20 janvier 1873.



LXXIX

FRAGMENT

Ce qui m'afflige maintenant,
Ce qui me cause une torture
Que j'ignorais jusqu'à présent,
C'est la détestable souillure
Dont tu déshonoras les traits,
La bouche si fraîche et si pure
De la beauté que j'adorais.
Mais une telle ignominie
Ne restera pas impunie,
Mes vers, dans les temps à venir,
Feront vivre le souvenir
De ta cynique effronterie.

21 janvier 1873.



LXXX

CONTRE LESBIUS

Lesbius est beau, certe, alors que, sans scrupule,
Lesbie, ouvertement, le préfère à Catulle ;
Oui, Lesbius est beau, je le sais, j'en conviens,
Et, cependant, sans peur de sembler ridicule,
Je consens qu'il me vende, ainsi que tous les miens,
S'il peut, dans sa demeure, ou circulant dans Rome,
Pour lui serrer la main, trouver un honnête homme.

21 janvier 1873.

LXXXI

A GELLIUS

Tes lèvres, Gellius, ordinairement roses,
Et même ayant parfois la couleur du carmin,
Sont blanches comme neige alors que le matin
Tu quittes, pour courir, la couche où tu reposes.
D'où vient ce changement ? tu ne l'avoueras pas ;
Mais en te regardant, chacun se dit, tout bas,
Que, pour te procurer onguents et cosmétiques,
Les parfumeurs de Rome ont vidé leur boutiques.

22 janvier 1873.

LXXXII

A JUVENTIUS

Eh quoi ! Juventius, parmi tant de beautés
Qui t'offrent à la fois amour et voluptés,
Malgré leurs doux attraits, l'éclat de leur jeunesse,
Aucune de ton cœur ne peut causer l'ivresse,
Tandis qu'avec plaisir tu portes ton regard
Sur des yeux presque morts et sur un teint blafard :
Pauvre Juventius, de ta part, sot esclave,
Jamais faute ne fut plus triste ni plus grave.

22 janvier 1873.



LXXXIII

A QUINTIUS

Quintius, ami que j'honore,
Toi que j'ai constamment servi,
Je te devrai mes yeux et plus encore
Si de la belle que j'adore
Par toi le doux aspect ne m'est jamais ravi.

22 janvier 1873.

LXXXIV

SUR LE MARI DE LESBIE

Devant son crédule mari,
Lesbie, en toutes conjonctures,
Me montre un caractère aigri,
Et m'accable de mille injures.
Or, cet imbécile d'époux,
Lorsque sa femme me rudoie,
Se sent au comble de la joie ;
Il est bien loin de se douter
Que la colère de la belle,
En me cherchant ainsi querelle,
N'a lieu que pour le dérouter ;
Que pour cacher avec prudence
La douce et tendre intelligence
Que, dans sa sottise confiance,
Il n'a garde de suspecter.
Tant il est vrai que si Lesbie
Me détestait réellement,
N'affectant pas d'acrimonie,
Elle serait froide, polie,
Et me parlerait rarement ;
Mais elle agit de telle sorte,
Pour déguiser sa passion,
Que dans son indignation,
De tout l'amour qu'elle me porte,
Je vois la preuve la plus forte
Et la plus douce expression.

23 janvier 1373.

LXXXV

SUR ARRIUS

Admirez d'Arrius la bizarre méthode
Lorsqu'il change le mot de commode en *chommode*;
Caprice singulier ! ce n'est pas tout encor,
D'embûche, il fait *hembûche*, et, sans doute, il a tort.
Or, s'exprimant ainsi, par malheur pour l'oreille,
Ce fâcheux novateur croit parler à merveille.
De même, je le pense, ont agi ses aïeux.
Partant pour la Syrie, il nous fait ses adieux,
Et d'un mauvais jargon lorsqu'il nous débarrasse,
Non sans juste motif au ciel nous rendons grâce.
Loin de lui chaque terme est au mieux prononcé :
Mais voilà qu'un affreux malheur est annoncé,
Et qu'Arrius revient, changeant, pour notre peine,
La mer ionienne en mer *hionienne*.

24 janvier 1873.



LXXXVI

SUR SON AMOUR

De mon cœur n'étant plus le maître,
J'aime et je hais en même temps ;
Ces deux contraires sentiments
Se sont emparés de mon être.
— Comment, me dira-t-on peut-être,
Ensemble en vous ont-ils pu naître ?
Je répondrais : — Ah ! je ne sais ;
Mais je sens que la double flamme
Qui fait que j'aime et que je hais,
Torture horriblement mon âme.

24 janvier 1873.



LXXXVII

SUR QUINTIA ET LESBIE

S'il faut en croire force gens,
Quintia sans doute est fort belle,
Et les yeux les plus exigeants
S'accordent à la trouver telle.
Quant à moi, j'avoue aisément
Qu'elle est blanche, grande, bien faite,
Et que l'éclat de sa toilette
A droit au plus doux compliment.
Mais pardonnez à mon langage,
Si je dis que, majestueux,
Ses traits n'ont pas cet avantage
Qui, certe, est le plus précieux,
Et le plus charmant apanage ;
Il lui manque un air gracieux.
Tandis qu'à mes regards, Lesbie,
Est plus aimable et plus jolie
Que la superbe Quintia,
A laquelle un destin contraire
Obstensiblement dénia
Ce qu'à Lesbie il octroya :
L'art le plus doux, celui de plaire.
Pour tout dire, Lesbie enfin
Est véritablement si belle,
Que, par le plus heureux larcin,
Il n'est pas charme féminin
Qui n'ait été conquis par elle.

25 janvier 1873.

LXXXVIII

CONTRE GELLIUS

Est-il, ô Gellius ! mortel plus odieux
Que celui qui, bravant et la terre et les cieux,
Obéit aux transports d'un délire funeste.
Et cherche, sans pudeur, ses plaisirs dans l'inceste?
Pour laver un tel crime, ah ! crois que l'Océan
Épanchant tous ses flots resterait impuissant,
Et qu'en vain le coupable, en butte à l'anathème,
Voudrait, pour se punir, se dévorer lui-même.

26 janvier 1873.

LXXXIX

CONTRE GELLIUS

La feuille que parfois je pince,
Entre index et pouce, est moins mince
Que Gellius qui, libertin,
A l'amour beaucoup trop enclin,
Courtise tantes et cousines,
Et même, dit-on, ses voisines.
De là vient que ce maître fou
Est maigre aujourd'hui comme un clou.

27 janvier 1873.

XC

CONTRE GELLIUS

Que du ciel bravant la colère,
L'infâme Gellius soit l'amant de sa mère,
Qu'en résultera-t-il ? qu'un mage, quelque jour,
Naîtra de cet horrible amour.
Chez les Perses, pontife instruit sous leurs auspices,
Il pourra s'exercer dans l'art des aruspices,
Ce peuple superstitieux,
Croyant que dans ses sacrifices,
Le produit de l'inceste est agréable aux Dieux,
Alors qu'il peut faire, à leurs yeux,
Né de liens illégitimes,
Fondre, sur leurs autels, la graisse des victimes.

28 janvier 1873.



XCI

CONTRE GELLIUS

Si, non sans raison, j'espérais
Que tu n'aurais jamais envie
De troubler les amours discrets
Qui font le bonheur de ma vie,
Gellius, ce n'est pas qu'en toi
J'eusse une aveugle confiance,
Et dusse, en toute circonstance,
A ta parole ajouter foi ;
Non ; mais s'il faut ne te rien taire,
C'est qu'à n'en pas douter, sachant
Ton coupable et honteux penchant
Pour l'inceste et pour l'adultère ;
Que le crime ayant, pour te plaire,
Un attrait qui n'a pas d'égal,
De ta part, à l'abri d'atteinte,
Je n'ai pas éprouvé la crainte
Que tu devinsses mon rival.

29 janvier 1873.

XCII

DE LESBIE

Lesbie, en toute occasion,
A me dénigrer est très-prompte,
Et, dans son indignation,
Ne tarit jamais sur mon compte ;
Mais, en apprenant les propos
Que contre moi tient la cruelle,
Je demeure en un plein repos,
Car je suis sûr d'être aimé d'elle ;
La preuve c'est qu'à la beauté
Qui semble être mon ennemie,
Je riposte de mon côté
Non sans quelque peu d'âcreté,
Quoique je l'aime à la folie.

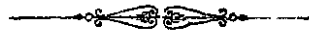
30 janvier 1873.



XCIII

CONTRE CÉSAR

Je n'éprouve, César, nul désir de te plaire.
Es-tu blanc ? es-tu noir ? il ne m'importe guère,



XCIV

CONTRE MENTULA

Mentula, récemment imberbe,
Alors qu'il court le guilledou,
Justifie ainsi le proverbe :
La marmite cueille le chou.

31 janvier 1873.



XCV

SUR LA SMYRNE DU POÈTE CINNA

Neuf étés ont paru suivis d'autant d'hivers,
Pendant lesquels Cinna compose les beaux vers
A Smyrne consacrés ; maintenant cet ouvrage
De ses heureux lecteurs a conquis le suffrage.
Or, pendant tout ce temps, maculant des papiers,
Les vers d'Hortensius ont surgi par milliers.
Mais les chants de Cinna, présents à la mémoire,
Dans les siècles futurs, conserveront leur gloire
Quand de Volusius, vainement publiés,
Les ouvrages seront à jamais oubliés,
Ou se verront réduits à servir d'enveloppes
Aux différents objets qu'on trouve en des échoppes.

Bien qu'il soit exigü, le livre d'un ami
Me captive et me plaît beaucoup plus qu'à demi,
Tandis que je me sauve alors que l'on m'attaque
En m'offrant un gros livre émané d'Antimaque.

1^{er} février 1873.



XCVI

A CALVUS SUR LA MORT DE QUINTILIE

S'il est vrai que le deuil porté par les vivants,
Console des tombeaux les muets habitants ;
S'il est vrai que les morts, devenant accessibles,
Aux plus amers regrets ne sont point insensibles ;
Si nos accents plaintifs enfin sont entendus
De nos anciens amours, de nos amis perdus,
Calvus, n'en doute pas, ta chère Quintilie,
S'afflige beaucoup moins d'avoir perdu la vie
Qu'elle n'est réjouie en voyant ta douleur
Et les doux souvenirs que lui garde ton cœur.

2 février 1873.



CVII

CONTRE EMILIUS

Pour peindre exactement la personne si laide
Qu'aux regards offusqués présente Emilius,
Qu'en ce jour plaise aux Dieux de me venir en aide,
Et que puissent mes vœux par eux être entendus !
Immonde en tout son corps, de sa bouche perfide
Au loin court se répandre une haleine fétide ;
Nulle autre n'en pourrait égaler la largeur,
Et d'un pied et demi dépassant la longueur,
Ses effroyables dents, au plus mal espacées,
Dans quelque vieux bahut semblent être enchâssées.
Toutefois, pour lui-même, il est fort complaisant,
Se croit très-agréable et même séduisant ;
Ce monstre savourant les plus douces ivresses,
Grâce à son opulence a conquis des maîtresses.
Ah ! vraiment c'en est trop ! n'est-il pas temps qu'enfin
Cet âne aille tourner la meule d'un moulin !
Que si quelque beauté, par mauvaise aventure,
Ne craint pas de toucher semblable créature,
C'est qu'un honteux caprice égarant son cerveau,
Lui ferait tolérer les baisers du bourreau.

2 février 1873.

CVIII

A VECTIUS

Un proverbe qui court le monde,
Dit que les sots et les bavards
Dont, par malheur, de toutes parts,
La détestable espèce abonde
Et ne nous fait que trop gémir,
Ne sont bons qu'à lécher des semelles de cuir.
Oh ! parmi nous, s'il est un homme
Auquel il soit permis d'appliquer l'axiome
Rappelé ci-dessus,
C'est bien toi, Vectius,
Toi dont la langue infecte
N'épargne et ne respecte
Ni les talents ni les vertus.
Veux-tu que chacun s'effarouche ?
Un rien presque te suffira ;
Entr'ouvre seulement ta bouche,
Et tout le monde s'enfuira.

3 février 1873.



XCIX

A . JUVENTIE

En jouant avec toi, charmante Juventie,
Je t'ai pris un baiser plus doux que l'ambrosie,
Mais qui par moi cueilli sur tes aimables traits,
A fait naître en mon cœur les plus amers regrets,
Oui, source pour mes sens d'un immense délice,
Il m'inflige en ce jour un douloureux supplice.
J'ai tenté vainement de me justifier :
Pour moi point de pardon ; ton cœur reste d'acier ;
A mes pleurs, mes sanglots, bien loin d'être accessible,
Il est inexorable et demeure insensible.
A peine avais-je, au gré d'un coupable dessein,
Commis furtivement le plus tendre larcin,
Que tes mains, punissant mon amoureuse audace,
S'efforçaient promptement d'en effacer la trace ;
Comme si le contact d'un impur corrupteur
De ta bouche rosée eut souillé la fraîcheur ;
Mais ce n'est point assez : depuis longtemps cruelle,
A mes vœux les plus chers tu te montres rebelle,
Et devant tes rigueurs, tristement résigné,
Je subis les tourments d'un amour dédaigné.
Ce baiser dérobé, voluptueux dictame,
En un poison subtil s'est changé dans mon âme.
Hélas ! s'il est trop vrai qu'au plus doux sentiment
Tu réserves, pour prix, le plus dur châtiment,
Jamais, ô Juventie ! ô déité sauvage !
Mes lèvres ne viendront effleurer ton visage.

4 février 1873.

C

SUR CÉLIUS ET QUINTIUS

Célius et Quintius, beaux, gracieux, charmants,
Par Vérone admirés, sont la fleur des amants;
Tous deux sont fort épris, ce qui très-bien s'explique
Dans l'âge où Cupidon, en maître despotique,
Exerce son pouvoir. L'un adore Héléna,
L'autre aime avec ardeur la jeune Aufiléna ;
De ces aimables sœurs, qui leur tournent la tête,
Les soins et les soupirs ont-ils fait la conquête ?
Ont-ils su triompher, ou sont-ils superflus ?
Je ne sais, quant à moi, qui chéris Célius
Dont la tendre amitié sut éteindre la flamme
Du penchant insensé qui torturait mon âme,
Je dis : Puisse Vénus lui prêter son secours,
Et du plus doux succès couronner ses amours !

5 février 1873.



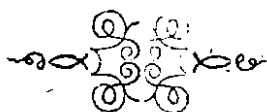
CI

AUX MANES DE SON FRÈRE

En proie à des regrets aussi justes qu'amers,
Et déplorant du sort les volontés funestes,
Pour voir les tristes lieux où reposent tes restes,
O frère ! j'ai franchi les champs, les bois, les mers ;
J'ai voulu, te payant la plus sainte des dettes,
Faire encore un appel à tes cendres muettes,

Puisque, fermant tes yeux à la clarté du jour,
La rigueur du destin t'enlève à mon amour,
O mon frère ! permets que, fidèle à l'usage
Transmis par nos aïeux, et suivi d'âge en âge,
Sur ta tombe aujourd'hui je dépose ces fleurs,
Don lugubre et pieux arrosé par mes pleurs.
Adieu donc jusqu'à l'heure où mes yeux verront poindre
Le jour qui, dans les cieux, aura su nous rejoindre.

6 février 1873.

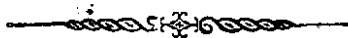


CII

A CORNÉLIUS

S'il existe un mortel qui, maître d'un secret,
Loin de le divulguer, est constamment discret ;
Si de l'austère honneur, véritable modèle,
A ses serments toujours il se montre fidèle,
C'est moi, Cornélius, oui, moi dont l'amitié
Ne révéla jamais ce qui m'est confié,
Tant il est avéré que ma rare prudence
M'élève au rang du Dieu qui préside au silence.

7 février 1873.



CIII

A SILON

Grâce au métier dans lequel tu t'exerces,
Silon, et qui t'enrichira,
Montre-toi dur autant qu'il te plaira,
Mais rends-moi sans délai mes dix mille sesterces;
Ou si tu tiens à garder un argent
Qui pour toi n'a que trop de charmes,
Sois, pour tes débiteurs un peu plus indulgent.

7 février 1873.

CIV

A UN QUIDAM SUR LESBIE

Crois-tu donc que ma voix ait pu jamais médire
De la beauté dont les traits gracieux
Font naître en moi le plus tendre délire,
Et me sont plus chers que mes yeux ?
Pour commettre un tel crime, il me faudrait, Lesbie,
Abjurer le doux sentiment
Qui fait le charme de ma vie,
Et t'aimer moins éperduement.
Et quant à toi dont la langue babille
Et se plaît à calomnier,
Je dois te dire ainsi qu'au sot cabaretier
Dont tu sables le vin et courtises la fille,
Que transformer en monstre une vétille
Est le plus absurde métier.

7 février 1873.

CV

CONTRE MENTULA

Vainement Mentula, dans une erreur grossière,
S'applique à franchir l'Hélicon,
Les Muses, à coups de bâton,
L'en font dégringoler la tête la première.

7 février 1873.

CVI

LA JEUNE FILLE ET LE CRIEUR PUBLIC

En voyant cette jeune fille
A côté d'un crieur public,
On dit, la trouvant si gentille :
Ce gueux n'en fait-il pas trafic ?

7 février 1873.

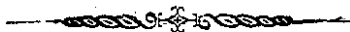


CVII

A L E S B I E

Pour nous, quelle douce surprise
Et combien nous sommes heureux,
Lorsque le plus cher de nos vœux
Soudainement se réalise !
D'un bonheur longtemps attendu
L'espérance m'était ravie,
Et voilà que de ma Lesbie
L'amour aujourd'hui m'est rendu ;
Faveur qui m'est plus précieuse
Que les grandeurs et les trésors
Qui, d'une foule ambitieuse
Partout font naître les efforts.
Il est donc vrai, ma belle amie,
Qu'au gré de mes ardents souhaits,
Et pour le bonheur de ma vie,
Tu m'appartiendras désormais.
Pour mon cœur allégresse immense !
Sous la plus adorable loi,
Pas un mortel qui, plus que moi,
Ait droit de chérir l'existence.

8 février 1873.



CVIII

CONTRE COMINIUS

Au gré d'un peuple qui s'indigne
Devant tes impudicités,
Quand les Dieux, par faveur insigne,
Daigneront mettre, en leurs bontés,
Un terme à tes iniquités ;
De ta mort quand luira le signe,
Cominius, et quand souillé
Par les plus infâmes caprices,
Ton être sera dépouillé
Du manteau qui couvre tes vices,
Pour punir le langage amer
Que, dans tout le cours de ta vie,
A proféré ta bouche impie,
Ta langue tombant sous le fer,
En morceaux sera découpée,
Et, dispersée aux alentours
De ta demeure inoccupée,
Alimentera les vautours.
Armé de son bec redoutable
Et s'abattant en furieux
Sur ton cadavre misérable,
Pour s'en faire un mets délectable,
Le corbeau creusera tes yeux ;
Et tes odieuses entrailles,
Ton corps, tes membres déchirés,
Étant privés de funérailles,
Par les loups seront dévorés.

8 février 1873.

CIX

A LESBIÉ

Tu me promets, chère Lesbie,
Que, répondant à mon amour,
Le tien, me payant de retour,
Ne s'éteindra qu'avec ta vie ;
Ah ! puissent les destins jaloux,
Voyant quel bonheur est le nôtre,
Épargner les liens si doux
Qui nous enchaînent l'un à l'autre !
Et puisses-tu, soumise aux lois
Du sentiment le plus fidèle,
Faire que ton cœur, ô ma belle !
Reste d'accord avec ta voix !

11 février 1873.



CX

A · AUFILÉNA

Aufilena, fille inconstante,
Tu peux entendre tous les jours,
Vanter hautement une amante
Qui, loin de se montrer changeante,
Reste fidèle à ses amours ;
Tandis que cette courtisane,
Qui met ses faveurs à haut prix,
N'excite qu'un désir profane
Inséparable du mépris.
Mais toi, la pire des maîtresses
Qu'à bon droit il faudrait punir,
Toi dont les menteuses tendresses
Promettent tout sans rien tenir.
Toi, trompeuse d'une âme éprise
Qui, par malheur subit tes lois ;
Toi qui conserves à la fois
Et l'argent et la marchandise,
C'est, il faut que je te le dise,
Commettre un vol ; oui, c'est agir
De façon à faire rougir
Ces femmes dont l'essaim pullule
Sitôt que le soir a paru,
Et dont la beauté sans scrupule,
Moyennant le moindre pécule,
Se livre au premier malotru.

12 février 1873.

CXI

A AUFILÉNA

Aufilena, selon son cœur,
Si, par l'hymen étant liée,
Pour toute femme mariée
Il est un véritable honneur,
C'est d'offrir le parfait modèle
D'un caractère aimable et doux,
Et de rester à son époux
Constamment soumise et fidèle.
Mais il vaudrait mieux, toutefois,
Que, cessant un jour d'être sage,
Elle oubliât les saintes lois
Qui régissent le mariage,
En faveur du premier venu,
Ou de quelqu'obscur inconnu,
Que d'un oncle être la maîtresse,
Et par des amours clandestins,
Devenir, criminelle nièce,
Mère de ses cousins germains.

12 février 1873.



CXII

CONTRE NASON

Nason, de vivre seul adoptant le système,
Pour son plus grand bonheur se suffit à lui-même.

13 février 1873.



CXIII

A CINNA

Sous le premier consulat de Pompée,
Quand les vertus avaient encor leur prix,
On ne comptait que deux pauvres maris
Dont, si j'en crois certains doctes écrits,
La confiance avait été trompée.
Et dans le cours du second consulat
Auquel revint l'illustre potentat,
Par les époux les lois du mariage
Ne furent pas enfreintes davantage.
Mais aujourd'hui, de l'aveu de chacun,
Ce qui fut rare est devenu commun ;
Tant il est vrai, pour le malheur du monde,
Que des forfaits la semence est féconde.

13 février 1873.



CXIV

CONTRE MENTULA

De Mentula les granges sont remplies
Par tous les grains qu'il récolte à Formies ;
De son domaine il obtient sans efforts,
Pour s'enrichir d'innombrables trésors,
Produits de terre et de pêche et de chasse,
Dans ses greniers, ses celliers tout s'entasse,
Mais à quoi bon ces larges revenus,
Si l'on se dit : que sont-ils devenus ?
Si ta dépense, excédant tes recettes,
O Mentula, multipliant tes dettes,
Te fait subir la plus lugubre fin,
Et, sur la paille, un jour, mourir de faim.

13 février 1873.



CXV

CONTRE LE MÊME

De trente arpents de prés, de quarante de terre
Destinée aux labours, l'heureux propriétaire
Est le fier Mentula. Vastes sont ses forêts,
Et plus vastes encor ses lacs et ses marais;
Car les uns sont des mers dont l'immense étendue,
Alors qu'on la contemple, est à perte de vue,
Tandis que les seconds se prolongent du bord
Que baigne l'Océan jusques aux monts du Nord.
Enfin, de Mentula les richesses sont telles,
Que tout l'or de Crésus ne peut lutter contre elles.
Disons-le, toutefois, son esprit et son corps,
Sont, comme débauchés, plus grands que ses trésors

14 février 1873.



CXVI

A GELLIUS

Afin de conjurer l'attaque
Dont me menace ton courroux,
Je voulais placer entre nous,
Et t'envoyer les vers si doux
Qui font honneur à Callimaque ;
Mais, Gellius, contre tes coups,
Précaution fort inutile !
Puisqu'il est vrai qu'à mon égard,
Ta langue aiguë autant qu'un dard,
Ne me serait pas moins hostile.
Sur moi donc, tant qu'il te plaira,
Lance les traits de ta colère,
Assez épais pour m'y soustraire,
Mon manteau seul me suffira,
Et tous ceux, empreints de malice,
Que ma main te décochera,
Et dont ton orgueil souffrira,
Feront ton éternel supplice.

14 février 1873.



ERRATA.

Page 44, au lieu de *village*, lisez : visage.

Page 47, après le vers se terminant par le nom *Posthumia*, ajoutez ce vers :

~~Quel~~ souvent nous abreuva,

Page 79, au lieu de *Nice*, lisez : Nicée.

Page 118, après le vers se terminant par le mot *déserte*, ajoutez ce vers :

Et se voyant tombée en un piège odieux,

Page 121, *Naxo*, lisez : Naxos.

